

*Velhagen
&
Klasings*

*Sammlung
französischer und englischer
Schulausgaben*

Théâtre français Band 20B

**LE MALADE
IMAGINAIRE**

PAR
MOLIÈRE

G. E.



Sammlung französischer und englischer Schulausgaben. Herausgegeben von Dr. Th. Engwer, Dr. S. Gade, Dr. E. Jahncke in Berlin und Dr. N. Martin in München.

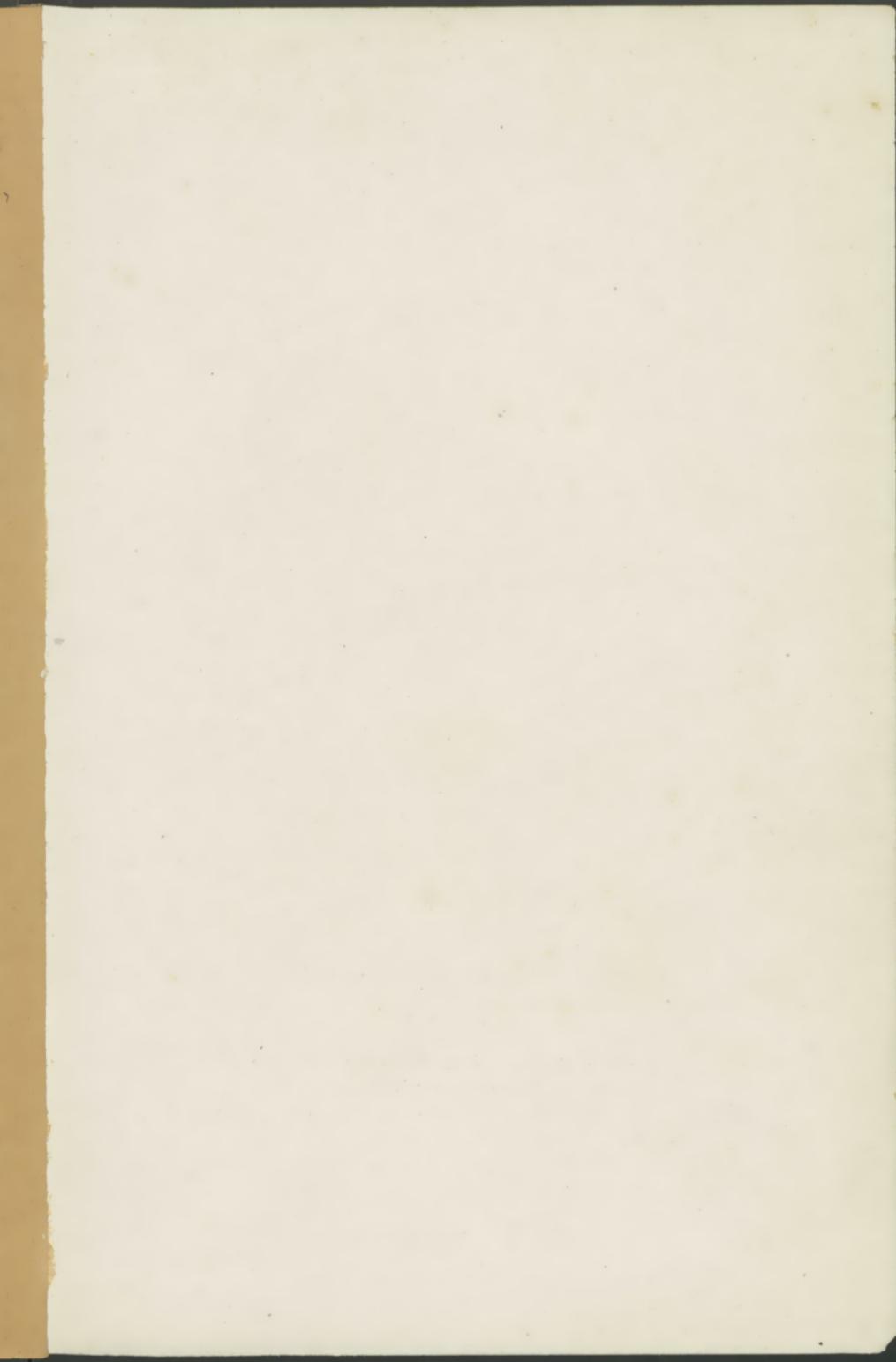
Die mit * bezeichneten Ausgaben haben Anmerkungen in einem besonderen Heft, die mit § bezeichneten sind Reformausgaben mit fremdsprachlichen Anmerkungen. — Wörterbuch zu jedem Bändchen gesondert.

I. französisch.

- *Akten zur europäischen Politik 1871—1914, Diplomatische —.
*Anglais et français.
*Anthologie des Prosateurs français.
*Art et Artistes français.
*Aspects religieux de la France contemporaine.
*Au travers les Journaux français.
*Au travers Paris.
*Hugier et Sandeau, Le Sendre de Monsieur Poirier.
*— La Pierre de Couche.
*Hulard, Histoire politique de la Révolution française.
*Auslese französischer Gedichte.
*Balzac, H. de, Novellen, I.
*— Novellen, II.
*— Szenen und Gestalten aus der Comédie humaine.
*Banville, Gringoire.
*Barante, Histoire de Jeanne d'Arc.
*Barrau, Histoire de la Révolution française.
*Bazin, Une Cache d'Encre.
*Beaumarchais, Le Barbier de Séville ou La Précuation inutile.
*Béranger, Auswahl von 50 Gedern.
*Bergson, Essai sur les Données immédiates de la Conscience.
*Boissier, Cicéron et ses Amis.
*Boissonnas, Une famille pendant la Guerre 1870/71.
*Bouilly, L'Abbé de l'Épée.
*Bourget, Monique.
*Briefe, Französische, vorwiegend aus dem Neunzehnten Jahrhundert.
*Bruno, La Cour de la France par deux Enfants.
*Bruno, Francinet.
*— Livre de Lecture et d'Instruction pour l'Adolescent.
*— Les Enfants de Marcel.
*Canivet, Enfant de la Mer.
*Cervantes, Don Quichotte de la Manche.
*Chailley-Bert, Pierre, le jeune Commerçant.
*— Tu seras Commerçant.
*Chateaubriand, Napoléon.
*§ Chatelain, Contes du Soir.
*§ Choix de Nouvelles modernes.
I. Bändchen.
*— Dasselbe. II. Bändchen.
*— Dasselbe. III. Bändchen.
*— Dasselbe. IV. Bändchen.
*— Dasselbe. V. Bändchen.
*— Dasselbe. VI. Bändchen.
*— Dasselbe. VII. Bändchen.
*— Dasselbe. VIII. Bändchen.
*§ Choix de Poésies françaises.
*Chuquet, La Guerre de 1870/71.
*Coppée, Auswahl von vierzig Gedichten.
*§— Skizzen und Erzählungen.
*Corneille, Le Cid.
*— Cinna.
*— Horace.
*— Polyeucte.
*Courier, Pamphlets politiques et littéraires.
*Cuny, Général, Souvenirs d'un Cavalier (1870/71).
*§ Daudet, Elf Erzählungen aus Lettres de mon Moulin und Contes du Lund.
*§— Le petit Chose.
*— Tartarin de Tarascon.

- *Delavigne, Louis XI.
- *Demoulin, français Illustres.
- *Dhombres et Monod, Biographies historiques.
- *Dumas (Père), Alexandre, Aventures de Lyderic.
- La Culipe noire.
- *Dumas et Dauzats, Quinze Jours.
- *Duruy, G., Biographies d'Hommes célèbres.
- *Duruy, V., Le Siècle de Louis XIV.
- Histoire de France.
- *Erdmann - Chatrian, Histoire d'un Conscri de 1813.
- Waterloo, Suite du Conscri de 1813.
- *— Vier Erzählungen aus Contes populaires. Contes des Bords du Rhin.
- *— L'Ami Fritz.
- *Essais: Ausgewählte - hervorragender französischer Schriftsteller des 19. Jahrhunderts.
- *Fabre, Souvenirs Entomologiques.
- *Feuillet, Le Roman d'un jeune Homme pauvre.
- Le village.
- *France, Le Crime de Sylvestre Bonnard.
- *— Morceaux choisis du Livre de mon Ami, de Pierre Nozière etc.
- *— Les Dieux ont Soif.
- *France coloniale, La —.
- *Galland, Hist. de Sindbad le Marin.
- *Gaspard, Les Pays de France. I.
- *— fêtes de famille et fêtes publiques en France.
- *Girardin, La Joie fait Peur.
- *de Goncourt, Histoire de la Société française pendant la Révolution.
- *— Histoire de Marie-Antoinette.
- *Gréville, Doria.
- *Guerre de 1870/71.
- *Guerre, La Grande.
- *Guizot, Histoire de la Civilisation en Europe.
- *Halévy, L'Abbé Constantin.
- L'Invasion.
- *Hanotaux, La Guerre Russo-Curque et le Congrès de Berlin.
- *— La Fleur des Histoires françaises.
- *Hémon, Maria Chaperelaine.
- *d'Hérisson, Journal d'un Officier d'Ordonnance.
- Herodot, franz. Lesebuch aus —.
- *Historiens modernes.
- *Hugo, Hernani.
- *— Huswahl von vierzig Gedichten.
- *— Légende des Siècles.
- *Jouffroy, Mélang. philosophiques.
- *Kriegsnovellen, französische.
- *Labiche, Eugène, La Grammaire.
- Les Petits Oiseaux.
- *La Fontaine, fabeln.
- *Lamartine, Voyage en Orient. I.
- *Lamé fleury, Histoire de France.
- *Lanfrey, Expédition d'Égypte et Campagne de Syrie.
- La Campagne de 1806/07.
- *Laurie, Mémoires d'un Collégien.
- *Lavisse, Récits de l'Histoire de France.
- *Lectures pédagogiques.
- *Le Sage, Histoire de Gil Bias de Santillane.
- *Lotti, Pages choisies.
- *— Pêcheur d'Islande.
- *Maeterlinck, La Vie des Abeilles.
- *Mairet, La Tâche du petit Pierre.
- La petite Princesse.
- *Maistre, Le Lépreux de la Clé d'Hoste. Les Prisonniers du Caucase.
- La Jeune Sibérienne.
- *Malassez, Jacques et Juliette.
- *Malin, Un Collégien de Paris en 1870.
- *Malot, Sans famille.
- *Marbot, Général Baron de, Mémoires.
- *Margall, En pleine Vie.
- *Margueritte, Poum.
- *Marine-Novellen, französische.
- *Marivaux, Le Jeu de l'Amour et du Hasard.
- *Memoiren der Revolutionszeit.
- *Mérimée, Colomba.
- *Michaud, Histoire des Croisades. I.
- Dasseube, II.
- *Michélet, Études d'Hist. naturelle.
- Abrévis de l'Histoire moderne.
- *Mignet, Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1793.
- *Mirabeau, Discours choisies.
- *Moderne französische Meister der Erzählung.
- *Molière, L'Avare.
- *— Le Bourgeois Gentilhomme.
- *— Les Femmes savantes.
- *— Le Malade Imaginaire.
- *— L' Misanthrope.
- *— L' Ecole des femmes.
- *— Le Tartuffe.
- *— Les Précieuses ridicules.

- ***Monod, Alb.**, Histoire de France.
 ***Monod, Gustave**, Allemands et français.
 ***Moralistes**, Les grands.
 ***de Musset, Alfred**, Pages choisies.
 ***Nouvel, Pierre et Jacques**.
 ***Paganet, Jeun. de** Frédéric le Grand.
 ***Paillyeron, Le** Monde où l'on s'ennuie.
 ***Paris sous la Commune**.
 ***Payot, L'Éducation de la Volonté**.
 ***Pressensé, Petite Mère**.
 ***Prévost, Lettres à françoise**.
 ***Prosateurs d'aujourd'hui**.
 ***Questions contemporaines**.
 ***Racine, Athalie**.
 *— Iphigénie.
 *— Britannicus.
 *— Esther.
 *— Andromaque.
 *— Mithridate.
 ***S— Phèdre**.
 ***Rambaud, Histoire de la Civilisation en France**. I. Band.
 ***Rapports adressés par les Ministres et les Chargés d'affaires de Belgique à Berlin, Londres et Paris au Ministre des Affaires étrangères à Bruxelles 1905—1914**.
 ***Reclus, La Belgique**.
 ***Recueil de Contes et Récits pour la Jeunesse**. I. Bändchen.
 *— Dasselbe. II. Bändchen.
 *— Dasselbe. III. Bändchen.
 *— Dasselbe. IV. Bändchen.
 ***Révolution française, La** —.
 ***Richepin, Le filibustier**.
 ***Robert-Dumas, Contes simples**.
 ***Rolland, Jean-Christophe**.
 ***Rollin, Biographies d'Hommes célèbres de l'Antiquité**.
 ***Roman moderne, Le** —.
 ***Rostand, La Samaritaine**.
 ***Rousseau, Morceaux choisis**.
 ***Rousset, Histoire de la Guerre franco-Allemande**.
 ***de Saintes, Thérèse ou La petite Sœur de Charité**.
 ***de Saint-Hilaire, (J. de Véze), La fille du Bracognier**.
 ***Saint-Pierre, Paul et Virginie**.
 ***Sand, La petite Fadette**.
 ***Sandeau, Madam. de La Seiglière**.
 *— La Roche aux Mouettes.
 *— Madeleine.
 ***Sarcey, Le Siège de Paris**.
 ***Scribe, La Camaraderie ou La Courte-Échelle**.
 *— Le Verre d'Eau ou Les Effets et les Causes.
 *— Mon Étoile.
 ***Scribe et Legouvé, Les Contes de la Reine de Navarre**.
 ***Ségur, Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée pendant l'Année 1812**. II. Teil.
 *— Moscou. Le Passage de la Bérézina.
 ***Ségur, Mme de, Mémoires d'un An**.
 ***Seignobos, Histoire de la Civilisation contemporaine**.
 ***Sévigné, Mme de** —, Lettres.
 ***Siècle de Louis XIV., Le** —.
 ***Souvestre, fünf Erzählungen aus Hu Coin du feu**.
 *— Sechs Erzählungen aus Hu Coin du feu und aus Les Clairières.
 *— Un Philosophe sous les Toits.
 *— Sous la Tonnelle.
 *— Théâtre de la Jeunesse.
 ***Staél, Mme de** —, De l'Allemagne.
 ***Stahl, Maroussia**.
 ***Tableau de l'Histoire de la Littérature française**.
 ***Taine, La fontaine et ses fables**.
 *— Les Origines de la France contemporaine. I. L'Ancien Régime.
 *— Dasselbe. II. La Révolution.
 *— Dasselbe. III. Régime moderne: Napoléon Bonaparte.
 ***Théâtre Moderne**.
 ***Cheuriet, Raymonde**.
 ***S— Ausgewählte Erzählungen**.
 ***Chierry, Augustin, Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands**.
 ***Chiens, Waterloo**.
 *— Napoléon à Sainte-Hélène.
 *— Expédition d'Egypte.
 ***Tocqueville, L'Ancien Régime et la Révolution**.
 ***Cöpffer, Nouvelles Genevoises**. I.
 *— Dasselbe. II. Teil.
 ***Verne, Cinq Semaines en Ballon**.
 *— Le Tour du Monde en 80 Jours.
 ***de Vigny, Zwei Erzählungen aus Servitude et Grandeur militaires**.
 ***Voltaire, Briefe**.
 *— Histoire de Charles XII. I. Teil.
 *— Histoire de Charles XII. Huszug.





Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière.
Gravure de J.-B. Nolin,
d'après un portrait peint par Mignard.

LE MALADE IMAGINAIRE
COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES
PAR
MOLIÈRE

Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch neu herausgegeben von

Prof. M. ABICHT,
Direktor am Städtischen Gymnasium zu Liegnitz.

Einleitung von RENÉ RIEGEL, agrégé de l'Université, professeur au lycée du Havre.

Mit 2 Abbildungen.

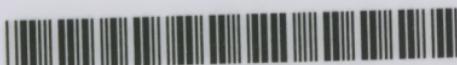
BIELEFELD UND LEIPZIG 1928
VELHAGEN & KLASING

RIEGEL,
au lycée du Havre.



821.133,1-2

Wojewódzka Biblioteka Publiczna
w Olsztynie



010-073000

Akc d Nr 146 21 02

Biographie de Molière.

Jean-Baptiste Poquelin naquit le 15 janvier 1622 à Paris, où son père était tapissier valet de chambre du roi. Après avoir fait ses études chez les Jésuites, au collège de Clermont, il obtient en 1637 la surviance de la charge de son père. Mais, en 1643, il cède à son goût prononcé pour le théâtre et fonde avec les deux frères Béjart, leur sœur Madeleine et quelques amis, l'illustre Théâtre, qui donne quelques représentations à Paris. Jean-Baptiste Poquelin joue sous le nom de Molière et devient bientôt le chef de la troupe. Mais l'illustre Théâtre ne tarde pas à tomber en déconfiture et la troupe part pour la province (1646). Elle parcourt la France et l'on retrouve ses traces à Bordeaux, à Nantes, à Montpellier, à Béziers, etc. Enfin, après plusieurs années de cette existence nomade, Molière revient à Paris en 1658. Les premières représentations des *Précieuses Ridicules* (1659) marquent le début de sa glorieuse carrière. Puis viennent, en 1661, l'*École des Maris*; en 1662, l'*École des Femmes*, qui déchaine contre l'auteur une véritable tempête de haine et de jalouxie; on l'accuse de plagiat, d'indécence, d'impiété. Molière soutenu par le roi se défend bravement et fait jouer la *Critique de l'École des Femmes* (1663) et l'*Impromptu de Versailles*. Entre temps il épouse Armande Béjart, fille de la comédienne Madeleine Béjart,

(1662) et, deux ans après, le roi accepte d'être parrain de son fils. En 1664, Molière fait jouer les trois premiers actes du *Tartuffe* et la pièce soulève dans le camp des dévots la plus violente indignation: on interdit bientôt toute représentation et l'archevêque de Paris va jusqu'à menacer d'excommunication qui-conque lira seulement la pièce. Ce n'est qu'après plusieurs années de lutte acharnée que le *Tartuffe* peut être librement représenté à Paris (1669). Au cours de ces pénibles années, Molière avait fait jouer encore: *Don Juan ou le Festin de Pierre* (1665), le *Misanthrope* (1666), le *Médecin malgré lui* (1666), *Amphytrion* (1668), *l'Avare* (1668). Puis viennent le *Bourgeois Gentilhomme* (1670), les *Femmes Savantes* (1672).

Ce ne sont là que les pièces les plus célèbres! A côté de ce travail de production acharné Molière est en même temps acteur et chef de troupe; il est l'ordonnateur des fêtes royales et nous le trouvons tour à tour à Saint-Germain, à Chambord, à Versailles, mettant en scène et jouant lui-même opéras, comédies et ballets. Quinze ans de cette existence l'épuisent complètement; ses amis s'inquiètent en le voyant peu à peu déperir. Et cependant il écrit et il joue toujours. La première du *Malade Imaginaire* tombe le 10 février 1673; le 17 février, à la quatrième représentation, ses amis, le voyant plus malade, le supplient de s'arrêter, de se reposer et il répond: «Comment voulez-vous que je fasse? Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre: que feront-ils si l'on ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant absolument.» Au cours de cette représentation il fut pris d'un étouffement et mourut dans la nuit. L'archevêque de Paris, M. de Harlay, défendit d'abord qu'on l'inhumât: mais le roi prit lui-même la défense du poète et «fit dire

à ce prélat qu'il fit en sorte d'éviter l'éclat et le scandale.» Molière fut enterré au cimetière Saint-Joseph, la nuit, sans pompe et sans bruit.

C'est ainsi qu'après avoir empoisonné son existence, la haine de ses ennemis le poursuivit encore après sa mort. La postérité devait se charger de venger sa mémoire: dès 1677, après l'échec de *Phèdre*, Boileau pouvait adresser à Racine son Épître VII et rappeler au poète découragé l'exemple de Molière:

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Gravé pour l'Amour

Notice sur le Malade Imaginaire.

Acte I. Nous sommes dans la maison d'Argan, bourgeois de Paris. Quoiqu'il soit en réalité bien portant, il est convaincu que sa santé est très compromise, que mille affections malignes le menacent et peuvent à chaque instant l'emporter. Aussi veut-il être toujours entouré de soins; son médecin Monsieur Purgon, son apothicaire Monsieur Fleurant ne le quittent guère et l'exploitent consciencieusement. Cependant cela ne suffit point encore à notre homme: il voudrait être uniquement soigné par des gens de sa famille. Sa seconde femme Béline semble déjà lui être entièrement dévouée; il lui reste à réaliser un dernier rêve: avoir un gendre médecin. La chose semble facile: de son premier mariage Argan a deux filles; l'une, Louison, est encore toute jeune, mais l'aînée, Angélique, est en âge de se marier. Monsieur Purgon découvre en la personne du jeune docteur Thomas Diafoirus toutes les qualités requises par Argan. Bref, le mariage est déjà décidé: il ne reste plus qu'à avoir le consentement d'Angélique. Mais celle-ci aime ailleurs; elle aime un jeune cavalier nommé Cléante, qui a promis de demander sa main: aussi refuse-t-elle énergiquement d'épouser Diafoirus et sa brave suivante Toinette la défend de son mieux. Argan se met dans

une violente colère, que sa femme Béline apaise à grand-peine: au cours des entretiens qui suivent nous ne tardons pas à être fixés sur les sentiments de celle-ci; c'est une hypocrite et une comédienne, qui n'a épousé Argan que pour s'emparer de sa fortune. Son rêve serait de voir Angélique et Louison entrer au couvent: comme Argan s'y refuse, elle va essayer de capter l'héritage au moyen d'une donation illégale dont son homme d'affaires, Monsieur de Bonnefoi, saura bien rédiger l'acte. *moys fm*

Acte II. Angélique, cependant, a réussi à faire prévenir son amant du mariage qu'on veut lui imposer: Cléante se présente chez Argan sous le prétexte de remplacer le maître de musique de la jeune fille. Argan donne dans le piège; mais le projet de Cléante se trouve contrarié par l'apparition de Thomas Diafoirus, qui vient, accompagné de son père, faire sa cour à celle qu'il considère déjà comme sa fiancée. Après une série de compliments débités de la façon la plus comique par le jeune docteur, Argan demande à Cléante de faire chanter Angélique, et les deux amoureux en profitent pour se faire au nez et à la barbe d'Argan les déclarations les plus tendres. Cependant Béline apparaît à son tour: en apprenant qu'Angélique refuse d'épouser Thomas Diafoirus, elle s'emporte et l'accable de reproches. Puis tous les visiteurs se retirent; après leur départ Argan, qui fait espionner sa fille par la petite Louison, apprend que le faux maître à chanter a encore eu un entretien avec Angélique dans la chambre de celle-ci. *moys fm*

Acte III. Angélique et Cléante trouvent alors un allié en la personne de Béralde, le frère de notre malade. Il reproche à Argan de vouloir faire d'Angélique la femme d'un médecin; il s'élève contre la médecine, qui n'est pas une science véritable, contre les

VIII NOTICE SUR LE MALADE IMAGINAIRE.

médecins, qui ne sont que des charlatans; il amène Argan à ~~manifester~~ une velléité d'indépendance en renvoyant Monsieur Fleurant qui veut lui faire prendre un remède. L'apothicaire et Monsieur Purgon se montrent au plus haut degré indignés d'un tel procédé et déclarent vouloir abandonner désormais Argan et le laisser sans défense en proie aux attaques de la maladie. Toinette alors se déguise en médecin et vient offrir ses services à Argan. Après lui avoir donné ~~la plus~~ amusante consultation du monde, en prenant bien entendu sur tous les points le contre-pied des opinions de Monsieur Purgon, elle vient à l'aide de Béralde; car il est maintenant grand temps d'ouvrir les yeux au pauvre malade. Béralde a fini par avouer franchement la haine et le mépris qu'il a pour Béline; Toinette fait semblant de prendre la défense de sa maîtresse et propose une expérience qui ne peut manquer d'être décisive: qu'Argan contrefasse le mort; on verra bien quels sont au juste les sentiments de Béline à son égard. Béline rentre sur ces entrefaites: Toinette éploreade lui annonce qu'Argan vient de mourir subitement; au lieu de se désoler, l'épouse fidèle ne songe qu'à se mettre le plus tôt possible en possession d'un héritage sur lequel elle n'a aucun droit! Argan, ainsi éclairé sur les sentiments de sa femme veut soumettre sa fille à la même expérience: devant la douleur sincère de celle-ci il se réconcilie pour toujours avec elle. — Rien ne s'oppose plus dès lors, semble-t-il, au mariage rêvé par la jeune fille, rien, sinon qu'Argan n'a plus de médecins: et comment vivre sans médecin! Cléante se déclare prêt à faire toutes les études voulues pour remplacer un jour Monsieur Purgon. C'est alors que Béralde a une idée géniale: qu'Argan devienne donc lui-même médecin! Quelle maladie oserait jamais importuner un médecin! La pièce se

termine ainsi par la cérémonie burlesque au cours de laquelle on fait d'Argan un docteur «en récit, chant et danse».

L'intention générale de la pièce n'est pas douteuse: nous avons affaire ici à une violente attaque dirigée contre la médecine et contre les médecins. Notre comédie à ce point de vue n'est nullement isolée dans l'œuvre de Molière. Déjà dans le *Médecin volant*, puis dans l'*Amour Médecin* (1665), dans le *Médecin malgré lui* (1666), dans *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), Molière s'était plu à bafouer les graves docteurs de la Faculté. Mais c'est surtout dans la pièce qui nous occupe, la dernière qu'il ait écrite (1673), que notre poète a laissé libre cours à sa verve moqueuse. Il ne semble pas que notre comédie renferme d'allusions personnelles, du moins aussi directes que celles que l'on trouve dans l'*Amour Médecin*¹); nous avons ici plus qu'une satire uniquement dirigée contre des individus et il ne peut y avoir de doute sur la portée de la pièce: c'est le procès de tous les médecins, c'est le procès de la médecine entière que fait ici Molière.

Ce sont de grands ignorants que ces docteurs de la Faculté, bourrés de mauvais latin et de syllogismes. Toute leur science n'est que «grimace», comme il est déjà dit dans *Don Juan*. Vienne un jour une servante futée qui à force d'entendre ces pédants aura retenu leur langage, couvrons-la de l'obligatoire manteau noir, coiffons-la de la perruque et du bonnet pointu: pourvu

¹) Les allusions aux médecins de la cour étaient si peu voilées dans cette pièce qu'il fut facile aux gens bien informés de trouver une *clef* de la comédie et de prétendre que Tomès, le saigneur, n'est autre que d'Aquin; que Desfonandrès, le tueur d'hommes, c'est des Fougerais et ainsi de suite.

qu'elle ait le caquet affilé d'une Toinette, il ne lui manquera rien pour être «le médecin passager qui va de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à sa capacité.»

Parmi ces médecins il en est qui ne croient plus un mot des grands discours qu'ils débitent; les noms de maladie dont ils ont la bouche pleine ne sont plus pour eux que le moyen toujours efficace d'épouvanter le malade et d'anéantir en lui toute velléité d'indépendance: ceux-là sont de vrais charlatans qui s'entendent comme larrons en foire jusqu'au jour où la vanité ou l'intérêt les sépare. D'autres mériteraient peut-être un peu plus de considération; et Monsieur Purgon, au jugement de Béralde, pourrait être de ceux-là: il est tout médecin depuis la tête jusqu'aux pieds; il a la foi; il croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques . . . mais un ignorant tête, serait-il de bonne foi, est sûrement aussi dangereux que le pire des charlatans.

Une vérité d'ordre plus général se dégage aux yeux de Molière de toutes ces observations: si les médecins sont ainsi des ignorants ou des exploiteurs, la faute en est avant tout à la science même à laquelle ils se livrent: la médecine ne peut être qu'une science vaine, une duperie pour ceux qui la pratiquent comme pour l'humanité souffrante qui croit en elle: elle est la science impossible et inutile; impossible «par la raison que les ressorts de notre machine sont des mystères . . . et que la nature nous a mis devant les yeux des voiles trop épais»; inutile et même dangereuse parce qu'elle contrecarre les lois mystérieuses de l'organisme humain. Que faire donc quand on est malade? «Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre

où elle est tombée; . . . presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies.»

C'est l'évangile de la nature que Molière prêche ici: avoir confiance en la nature, laisser faire la nature, c'est le dernier mot de la science et de la philosophie, comme c'est le dernier mot de la morale. Molière n'hésite point à se donner lui-même en exemple et Béralde parle du comédien qui «n'a justement de la force que pour porter son mal» et qui ne veut point de remèdes . . . Nous songeons qu'au moment où fut écrite cette scène, Molière était déjà miné par la maladie; sa prodigieuse énergie suffisait à peine à le soutenir; il ne jouait plus que pour laisser à ses acteurs et à ses machinistes leur gagne-pain. Il lutta ainsi jusqu'au jour où au milieu d'une représentation du *Malade Imaginaire* la maladie l'étouffa (17 février 1673). L'explosion de rancune et de haine qui suivit sa mort donne un singulier relief à la malédiction d'Argan: «Crève, crève, disait le bonhomme, cela t'apprendra une autre fois à te jouer de la faculté», et c'est en effet comme le cadavre d'une bête «crevée» que l'on voulut jeter à la voirie la dépouille de Molière, du comédien et de l'athée.

Il y a donc au fond de cette pièce, dans cet impitoyable réquisitoire contre les médecins, dans ce retour de l'auteur sur lui-même, infiniment de tristesse et d'amertume. Il y a des côtés sombres aussi dans l'intrigue même: un père aveugle veut sacrifier sa fille à son intérêt personnel et lui imposer une union qui lui répugne; c'est un drame véritable qui se joue ici et il y va du bonheur de toute une famille. Tout le mal vient de la faiblesse d'Argan: on a dit qu'il était vraiment malade, qu'il pouvait être considéré comme le type du neurasthénique; cependant il semble bien que

l'intention véritable de Molière ait été de mettre sur la scène un homme qui n'est malade qu'en imagination; la seule maladie dont souffre Argan est en réalité la peur du mal, la crainte de la mort. Continuellement il est hanté par cette idée: au moment où, pour connaître les sentiments exacts de sa femme, il se décide à suivre le conseil de Toinette, nous l'entendons s'écrier: «n'y a-t-il pas quelque danger à contrefaire le mort?» Et il en est continuellement ainsi; jamais la pensée de la mort ne le quitte; c'est là ce qui le torture et le rend mauvais: car au fond il n'est pas méchant homme; n'était sa manie de vouloir être malade, on n'aurait guère à lui reprocher que d'être un peu borné; la peur fait de lui un égoïste; elle l'amène à ne plus voir dans tous ceux qui l'entourent que des instruments destinés à le servir; il lui semble que le devoir de sa fille soit d'épouser un médecin parce qu'il désire avoir un médecin dans sa famille; et si Angélique résiste, il est prêt à la réduire par tous les moyens. Sa marotte le rend de la sorte odieux; il est en même temps ridicule au dernier degré; car enfin ce perpétuel mourant, il a bonne mine, il a la force de courir après Toinette, de lui lancer des oreillers à la tête, et vraiment ne faut-il pas une santé de fer pour résister à ces accès de colère qui épuiseraient tout autre homme, et pour absorber tous les médicaments prescrits par Monsieur Purgon?

Le peu de raison qu'il avait l'abandonne: il n'est bientôt plus qu'un fantoche entre les mains de ceux qui l'entourent: trompé par sa femme, nargué par sa servante, berné par ses médecins, il finit aux trois quarts fou. Il en est de ses aventures comme de celles d'Orgon dans le Tartuffe: «cela fait fort rire», comme dit Mme de Sévigné; et cependant il s'en faut de peu que les choses ne tournent mal.

Béline sans doute n'est pas aussi rusée que Tartuffe: elle n'en est pas moins dangereuse. Argan a toute confiance en elle: mais celle qu'il prend pour une épouse dévouée et fidèle n'est en réalité qu'une intrigante éhontée qui vise à s'emparer de la fortune de son mari et à qui tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins. Son rêve serait de voir Angélique et plus tard Louison entrer au couvent; Argan s'y refuse; mais Béline n'abandonne pas pour si peu la lutte; elle trouve un conseiller dévoué en la personne de Monsieur de Bonnefoi, l'aigrefin, qui connaît tous les «expédients pour passer doucement par-dessus la loi et rendre juste ce qui n'est pas permis». Argan n'est pas de taille à lutter contre des adversaires si bien armés: il est prêt à signer tout ce qu'on voudra.

C'est donc un danger très sérieux qui menace Angélique: mais elle saura se défendre. Sans doute elle est naïve et candide, dans l'ardeur de son premier amour, au point de découvrir sa passion, dès que le mot de mariage est prononcé par son père: car elle ne conçoit point la possibilité d'une union avec un autre que Cléante. Mais bientôt, lorsqu'elle a compris le danger, quand elle s'est rendu compte qu'elle n'a pas de pitié à attendre de sa belle-mère, elle entame résolument la lutte contre l'ennemie irréconciliable et c'est alors que se montre toute l'énergie de son caractère. Tandis que Béline, oubliant toute prudence, s'emporte et menace, Angélique reste calme et maîtresse d'elle-même: à tous les mots méprisants et irrités, elle oppose un sang-froid plein d'ironie, jusqu'au moment où la nouvelle de la mort imaginaire d'Argan provoque en elle l'accès de douleur sincère et pathétique qui lui regagne le cœur de son père. En face des cuistres de la Faculté, en face de l'imbécile Argan et de la

criminelle Béline elle représente la nature; elle possède au plus haut degré les qualités si chères à Molière, le bon sens, l'équilibre, la santé morale. Elle sent qu'elle ne peut être la femme de Thomas Diafoirus: une telle union ne serait possible que si elle-même se contraignait, par déférence pour son père, à faire violence à tous ses sentiments. Or «le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force». Sans doute la puissance paternelle est sacrée: mais elle a aussi ses limites; un homme quel qu'il soit n'a pas le droit de disposer à son gré de la personnalité d'un autre: ceci est contraire à la nature, ceci est un crime. Angélique sent profondément qu'il faut qu'elle résiste à son père: c'est là son droit, c'est son devoir; céder serait une lâcheté, une trahison à l'égard de Cléante, à l'égard de la nature même et de la morale et c'est cette conviction qui fait sa force. Son bon sens, sa raison que rien ne saurait ébranler, sa volonté ferme, sa grâce aussi font d'elle la digne sœur de l'Henriette des Femmes Savantes, la vraie jeune fille selon le cœur de Molière.

On voit combien il est injuste de vouloir, comme on l'a fait, considérer le Malade Imaginaire comme une simple farce; cependant il ne faudrait pas non plus insister outre mesure sur les côtés sérieux ou sombres de l'œuvre: le but de Molière a toujours été de «faire rire les honnêtes gens» et jamais peut-être il n'a plus complètement réalisé son programme que dans le Malade Imaginaire.

Les scrupules et les manies d'Argan nous font rire aujourd'hui encore comme ils faisaient rire Mme de Sévigné; les caricaturales figures de Diafoirus, de Monsieur Purgon, de Monsieur Fleurant sont immortelles. Quant à Toinette n'est-ce pas la gaîté même? avec quelle bonne humeur ne berne-t-elle pas son

maître, s'amusant à le mettre hors de lui ou lui prodiguant au nom de la Faculté les conseils les plus abracadabreants! Sous ses dehors légers, elle est pleine de cœur, de bon sens, de finesse: elle est la première à deviner les noirs desseins de Béline, mais se garde bien de rompre avec elle. Béline la considère pendant toute la pièce comme une alliée possible, prend même sa défense devant Argan et la rusée la laisse faire jusqu'au moment où il lui est possible de la démasquer. C'est grâce à la fidèle servante que la comédie au lieu de s'achever dans les larmes finit en un inextinguible éclat de rire.

Quant à la prodigieuse mascarade bouffonne qui termine notre comédie il s'est trouvé des esprits délicats pour la blâmer. Nous devons tout d'abord nous rappeler que Molière était obligé pour les divertissements de cour de mêler des ballets à ses pièces, et que d'autre part (on l'a prouvé, documents en mains) le cérémonial burlesque qui s'étale ici rappelle de très près celui des solennités universitaires d'autrefois. Il faut reconnaître enfin que Molière déploie dans les bouffonneries de ce genre, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, dans *le Malade Imaginaire*, une verve, une bonne humeur incomparables et presque lyriques, car «le génie de l'ironique et mordante gaieté a son lyrique aussi, ses purs ébats, son rire étincelant redoublé presque sans cause en se prolongeant, désintéressé du réel comme une flamme folâtre qui voltige de plus belle après que la combustion grossière a cessé . . . un rire des dieux, suprême, inextinguible» (Sainte-Beuve).

C'est ainsi que nous retrouvons dans *le Malade Imaginaire*, dans la dernière œuvre de Molière, ce mélange du tragique et du comique, cette verve intarissable, cette prodigieuse gaieté, cette entente de la

XVI NOTICE SUR LE MALADE IMAGINAIRE.

scène qui font de lui le poète incomparable dont un Goethe pouvait dire qu'il avait eu toute sa vie quelque chose à apprendre¹⁾.

¹⁾ „Ich kenne und liebe Molière seit meiner Jugend und habe während meines ganzen Lebens von ihm gelernt.“

Gespräche mit Eckermann, 28. März 1827.

Vgl. in demselben Gespräch:

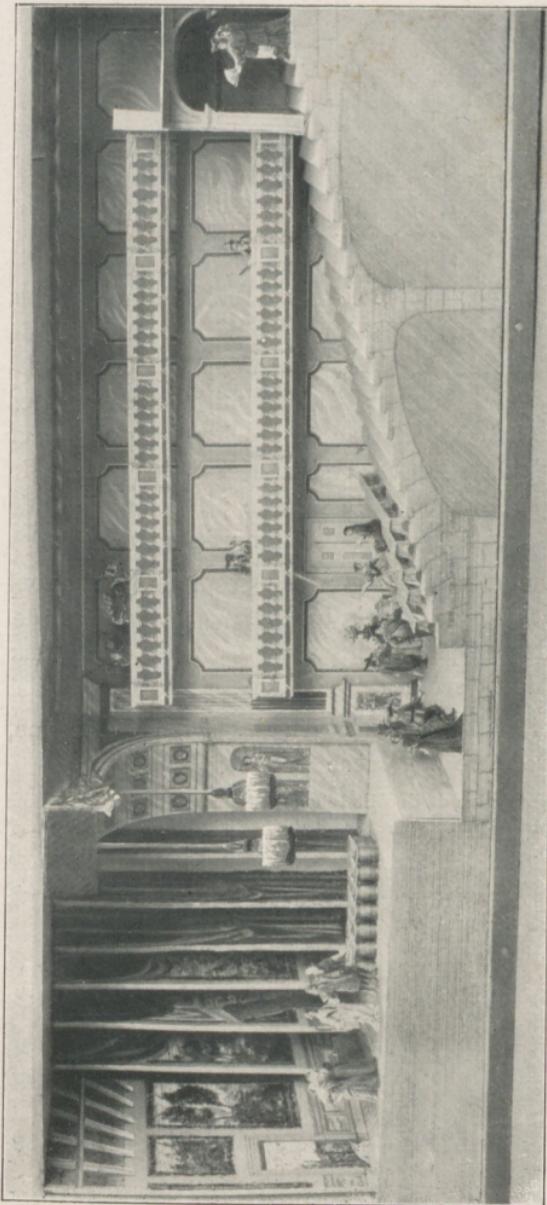
„Wenn wir . . . für unsere modernen Zwecke lernen wollen, uns auf dem Theater zu benehmen, so wäre Molière der Mann, an den wir uns zu wenden hätten.“

Kennen Sie seinen *Malade Imaginaire*? Es ist darin eine Szene, die mir, so oft ich das Stück lese, immer als ein Symbol einer vollkommenen Bretterkenntnis erscheint. Ich meine die Szene, wo der eingebildete Kranke seine kleine Tochter Louison befragt, ob nicht in dem Zimmer ihrer älteren Schwester ein junger Mann gewesen sei?

Nun hätte ein anderer, der das Metier nicht so gut verstand wie Molière, die kleine Louison das Faktum so gleich ganz einfach erzählen lassen, und es wäre getan gewesen.

Was bringt aber Molière durch allerlei retardierende Motive in diese Examination für Leben und Wirkung, indem er die kleine Louison zuerst tun läßt, als verstehe sie ihren Vater nicht; dann leugnet, daß sie etwas wisse; dann von der Rute bedroht, wie tot hinfällt; dann, als der Vater in Verzweiflung ausbricht, aus ihrer fingierten Ohnmacht wieder schelmisch-heiter aufspringt und zuletzt nach und nach alles gesteht.

Diese meine Andeutung gibt Ihnen von dem Leben jenes Auftritts nur den allermagersten Begriff; aber lesen Sie die Szene selbst und durchdringen Sie sich von ihrem theatralischen Werte, und Sie werden gestehen, daß darin mehr praktische Lehre enthalten als in sämtlichen Theorien.“



Scène de Molière, au Palais Royal,

— Coupe longitudinale —

reconstituée par M. Wilh. Scheffler d'après les documents de l'époque et d'aujourd'hui,
dessinée par M. Ludwig Dietzler, reproduite avec l'autorisation de l'éditeur M. A. Müller.
Fröbelhaus, Dresden.

Scène de Molière, au Palais Royal.

La salle représentée ci-contre se divise en 4 parties bien distinctes: 1) la scène proprement dite; 2) le parterre disposé plus bas, où se tenaient en général des spectateurs debout; 3) l'amphithéâtre, sur les gradins duquel étaient placées des banquettes; 4) sur les côtés de la salle deux galeries superposées; à la galerie supérieure, dans le coin le plus rapproché de la scène, se trouvaient placés les musiciens (6 violons).

De chaque côté de la scène proprement dite sont disposés des sièges pour la jeunesse dorée de l'époque. A cause de ces places gênantes, les trois décors sur le devant de la scène étaient fixes.

Pour les décors et le jeu des acteurs en scène, voir l'Avare, acte III, scène VII.

(Voir pour plus de détails le compte-rendu d'une conférence faite par M Wilh. Scheffler au Congrès des Philologues Dresde 1897).

LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

PAR

MOLIÈRE.

Personnages de la Comédie.

ARGAN, malade imaginaire. (Molière*).

BÉLINE, seconde femme d'Argan. (M^{lle} La Grange.)

ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de Cléante. (M^{lle} Molière.)

LOUISON, petite fille d'Argan et sœur d'Angélique. (La petite Beauval.)

BÉRALDE, frère d'Argan. (Du Croisy.)

CLÉANTE, amant d'Angélique. (La Grange.)

MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin. (Debrie.)

THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique. (Beauval).

MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan. (La Thorillière.)

MONSIEUR FLEURANT, apothicaire.

MONSIEUR BONNEFOI, notaire.

TOINETTE, servante. (M^{lle} Beauval.)

La scène est à Paris, dans la chambre de M. Argan.

Die beiden *Prologues*, das erste und das dritte *Intermeude* stehen am Ende des Stückes abgedruckt (Seite 89 f.), das zweite ist dem Texte beigefügt.

*) Namen der Schauspieler bei der ersten Aufführung.

ACTE PREMIER.

Scène I.

ARGAN, seul dans sa chambre, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt; trois et deux font cinq. «Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et remollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur.» Ce qui me plaît 5 de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. «Les entrailles de monsieur, trente sous.» Oui; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher 10 les malades. Trente sous un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous; et vingt sous en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sous. Les voilà; dix sous. «Plus, dudit jour, 15 un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sous.» Avec votre

permission, dix sous. «Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sous.» Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sous six deniers. «Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour ex-
10 pulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres.» Ah! monsieur Fleurant, c'est se moquer: il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt
15 et trente sous. «Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sous.» Bon, dix et quinze sous. «Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sous.» Dix
20 sous, monsieur Fleurant. «Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sous.» Monsieur Fleurant, dix sous. «Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs
25 de monsieur, trois livres.» Bon, vingt et trente sous; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. «Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sous.»
30 Bon, dix sous. «Plus, une potion cordiale et pré-servative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limons et grenades et autres, suivant

l'ordonnance, cinq livres.» Ah! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît! si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade: contentez-vous de quatre francs; vingt et quarante sous. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix 5 font vingt. Soixante et trois livres quatre sous six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; 10 et l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas, si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que per- 15 sonne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.*) Il n'y a personne. J'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.*) Ils n'entendent point, 20 et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage! (*Il ne 25 sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu, ils me lais- 30 seront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Scène II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE, *en entrant.* On y va.

ARGAN. Ah! chienne! ah! carogne!...

TOINETTE, *faissant semblant de s'être cogné la tête.* Diantre soit de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colère.* Ah! traîtresse!...TOINETTE, *interrompant Argan.* Ah!

10 ARGAN. Il y a...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Tu m'as laissé...

15 TOINETTE. Ah!

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Camon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait...

20 ARGAN. Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête: l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi! coquine...

25 TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, *interrompant encore Argan.* Ah!

ARGAN. Chienne, tu veux...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Quoi! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller!

TOINETTE. Querellez tout votre souâl: je le veux bien.

ARGAN. Tu m'en empêches, chienne, en m'inter- 5
rompant à tous coups.

TOINETTE. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer: chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah!

ARGAN. Allons, il faut en passer par là. Ote- 10
moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Se lève de la chaise.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE. Votre lavement?

ARGAN. Oui. Ai-je bien fait de la bile? 15

TOINETTE. Ma foi! je ne me mêle point de ces affaires-là; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre. 20

TOINETTE. Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égaient bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes. 25

ARGAN. Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique: j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE. La voici qui vient d'elle-même; elle 30
a deviné votre pensée.

Scène III.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Approchez, Angélique: vous venez à propos; je voulais vous parler.

ANGÉLIQUE. Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN. Attendez. (*A Toinette.*) Donnez-moi 5 mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE. Allez vite, monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

Scène IV.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *regardant Toinette d'un œil languissant, lui dit confidemment.* Toinette!

10 TOINETTE. Quoi?

ANGÉLIQUE. Regarde-moi un peu.

TOINETTE. Eh bien! je vous regarde.

ANGÉLIQUE. Toinette!

TOINETTE. Eh bien! quoi, Toinette?

15 ANGÉLIQUE. Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE. Je m'en doute assez: de notre jeune amant; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien, 20 si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE. Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir? et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

25 TOINETTE. Vous ne m'en donnez pas le temps;

et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE. Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à 5 toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui?

TOINETTE. Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions? 10

TOINETTE. Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE. A Dieu ne plaise! 15

ANGÉLIQUE. Dis-moi un peu; ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance?

TOINETTE. Oui. 20

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Que l'on ne peut pas en user plus 25 généreusement?

TOINETTE. D'accord.

ANGÉLIQUE. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

TOINETTE. Oh! oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne? 80

TOINETTE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE. Sans doute.

ANGÉLIQUE. Que ses discours, comme ses actions,
5 ont quelque chose de noble?

TOINETTE. Cela est sûr.

ANGÉLIQUE. Qu'on ne peut rien entendre de
plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE. Il est vrai.

10 ANGÉLIQUE. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux
que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout
commerce aux doux empressements de cette mu-
tuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTE. Vous avez raison.

15 ANGÉLIQUE. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu
qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE. Hé! hé! ces choses-là parfois sont
un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour
ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands
20 comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas!
de la façon qu'il parle, serait-il bien possible
qu'il ne me dit pas vrai?

25 TOINETTE. En tout cas, vous en serez bientôt
éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier
qu'il était de vous faire demander en mariage est
une prompte voie à vous faire connaître s'il vous
dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, si celui-là me trompe,
30 je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE. Voilà votre père qui revient.

L. 116. 10/10/10

Scène V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

X ARGAN, *se met dans sa chaise.* Oh ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage! Il n'y a 5 rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE. Je dois faire, mon père, tout ce 10 qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante: la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. C'est à moi, mon père, de suivre 15 aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN. Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi; et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, *à part.* La bonne bête a ses raisons.

ARGAN. Elle ne voulait point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE. Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE, *à Argan.* En vérité, je vous sais

bon gré de cela; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

5 ANGÉLIQUE. Assurément, mon père.

ARGAN. Comment! l'as-tu vu?

ANGÉLIQUE. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a 10 fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en 15 suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE. Oui, mon père.

ARGAN. De belle taille.

20 ANGÉLIQUE. Sans doute.

ARGAN. Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE. Assurément. *qu'il est très bien*

ARGAN. De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE. Très bonne.

25 ARGAN. Sage et bien né.

ANGÉLIQUE. Tout à fait.

ARGAN. Fort honnête.

ANGÉLIQUE. Le plus honnête du monde.

ARGAN. Qui parle bien latin et grec.

30 ANGÉLIQUE. C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

X Prof. M. le Dr.

ANGÉLIQUE. Lui, mon père?

ARGAN. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Qui vous l'a dit,
à vous?

ARGAN. Monsieur Purgon. 5

ANGÉLIQUE. Est-ce que monsieur Purgon le connaît?

ARGAN. La belle demande! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE. Cléante, neveu de monsieur Pur- 10 gon?

ARGAN. Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE. Hé! oui.

ARGAN. Eh bien! c'est le neveu de monsieur 15 Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain, ce gendre prétendu 20 doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? vous voilà tout ébaubie!

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre. 25

TOINETTE. Quoi! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

ARGAN. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, 30 impudente que tu es? ~~l'autre ailleurs~~

TOINETTE. Mon Dieu! tout doux. Vous allez

d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

5 ARGAN. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont 10 nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE. Eh bien! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la 15 science: est-ce que vous êtes malade?

ARGAN. Comment, coquine! si je suis malade! Si je suis malade, impudente!

TOINETTE. Eh bien! oui, monsieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, 20 vous êtes fort malade; j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

25 ARGAN. C'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE. Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en 30 amie je vous donne un conseil?

ARGAN. Quel est-il, ce conseil?

TOINETTE. De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. Et la raison?

TOINETTE. La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. Elle n'y consentira point?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ma fille?

TOINETTE. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche!

ARGAN. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. Hé, fi, ne dites pas cela.

ARGAN. Comment! que je ne dise pas cela?

TOINETTE. Hé, non.

ARGAN. Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. Non; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

10 TOINETTE. Vous?

ARGAN. Moi.

TOINETTE. Bon!

ARGAN. Comment, bon?

TOINETTE. Vous ne la mettrez point dans un 15 couvent.

ARGAN. Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Non?

TOINETTE. Non.

20 ARGAN. Ouais! Voici qui est plaisant! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE. Non, vous dis-je.

ARGAN. Qui m'en empêchera?

25 TOINETTE. Vous-même.

ARGAN. Moi?

TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. Je l'aurai.

TOINETTE. Vous vous moquez.

28 ARGAN. Je ne me moque point.

TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. Elle ne me prendra point.

TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. Tout cela ne fera rien.

TOINETTE. Oui, oui.

ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE. Bagatelles.

ARGAN. Il ne faut point dire Bagatelles.

TOINETTE. Mon Dieu! je vous connais, vous 10 êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE. Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes? 20 Et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN, *courant après Toinette*. Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE, *évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui*. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *courant après Toinette autour de la chaise*

avec son bâton. Viens, viens, que je t'apprenne à parler!

TOINETTE, *se sauvant du côté où n'est pas Argan.*
Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point
5 laisser faire de folie.

ARGAN, *de même.* Chienne!

TOINETTE, *de même.* Non, je ne consentirai
jamais à ce mariage.

ARGAN, *de même.* Pendarde.

10 TOINETTE, *de même.* Je ne veux point qu'elle
épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, *de même.* Carogne!

TOINETTE, *de même.* Et elle m'obéira plutôt
qu'à vous.

15 ARGAN, *s'arrêtant.* Angélique, tu ne veux pas
m'arrêter cette coquine-là?

ANGÉLIQUE. Hé! mon père, ne vous faites
point malade.

ARGAN, *à Angélique.* Si tu ne me l'arrêtes, je
20 te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, *en s'en allant.* Et moi, je la déshériterai,
si elle vous obéit.

ARGAN, *se jetant dans sa chaise.* Ah! ah! je n'en
puis plus. Voilà pour me faire mourir.

Scène VI.

BÉLINE, ARGAN.

25 ARGAN. Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE. Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN. Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a,
mon petit fils?

ARGAN. Mamie!

BÉLINE. Mon ami!

ARGAN. On vient de me mettre en colère.

BÉLINE. Hélas! pauvre petit mari! Comment donc, mon ami? 5

ARGAN. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE. Ne vous passionnez donc point.

ARGAN. Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉLINE. Doucement, mon fils. 10

ARGAN. Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE. Là, là, tout doux.

ARGAN. Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade. 15

BÉLINE. C'est une impertinente.

ARGAN. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE. Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN. Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE. Hé là, hé là. 20

ARGAN. Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE. Ne vous fâchez point tant.

ARGAN. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE. Mon Dieu! mon fils, il n'y a point 25 de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est constraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes 30 précautions pour les gens que l'on prend. Holà! Toinette.

Scène VII.

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE. Madame.

BÉLINE. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE, *d'un ton doucereux.* Moi, madame? 5 Hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

ARGAN. Ah! la traîtresse!

TOINETTE. Il nous a dit qu'il voulait donner 10 sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus: je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle, mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE. Il n'y a pas grand mal à cela, et je 15 trouve qu'elle a raison.

ARGAN. Ah! mamour, vous la croyez? C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE. Eh bien! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette: si vous 20 fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusqu' ~~sur vos~~ à rien qui 25 ~~enrhume~~ ^{une} tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN. Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi!

BÉLINE, *accommmodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.* Levez-vous, que je mette ceci sous vous.

Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.* Et celui-ci pour vous garder du serein. 5

ARGAN, *se levant en colère, et jetant ses oreillers à Toinette, qui s'enfuit.* Ah, coquine! tu veux m'é-
touffer.

X long. interro. 6. 7. X
Scène VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE. Hé là, hé là! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, *se jetant dans sa chaise.* Ah! ah! ah! 10
Je n'en puis plus.

BÉLINE. Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN. Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout 15 hors de moi, et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE. Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN. Mamie, vous êtes toute ma consolation. 20

BÉLINE. Pauvre petit fils!

ARGAN. Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE. Ah! mon ami, ne parlons point de 25 cela, je vous prie: je ne saurais souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tres-saillir de douleur.

ARGAN. Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE. Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN. Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE. Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

Scène IX.

MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN. Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE. Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI. Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN. Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI. La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire, mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut; et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des

deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN. Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

M. DE BONNEFOI. Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi; ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éviter la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN. Ma femme m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants?

M. DE BONNEFOI. Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez en-

core contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce 5 qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

10 BÉLINE. Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. Mamie!

15 BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN. Ma chère femme!

BÉLINE. La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. Mamour!

20 BÉLINE. Et je suivrais vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN. Mamie, vous me fendez le cœur! Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI, à *Béline*. Ces larmes sont hors de saison; et les choses n'en sont point 25 encore là.

BÉLINE. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous.

30 M. DE BONNEFOI. Cela pourra venir encore.

ARGAN. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit; mais par précaution,

je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

5

BÉLINE. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

ARGAN. Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE. Ne me parlez point de bien, je vous 10 prie. Ah!... De combien sont les deux billets?

ARGAN. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

15

M. DE BONNEFOI, à Argan. Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN. Oui, monsieur; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

20

BÉLINE. Allons, mon pauvre petit fils.

Scène X.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point; et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre 25 père.

ANGÉLIQUE. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon

cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE. Moi, vous abandonner! j'aimerais 5 mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire; j'emploierai toute chose pour vous servir; 10 mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE. Tâche, je t'en conjure, de faire 15 donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE. Je n'ai personne à employer à cet office que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour 20 vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

Scène XI.

BÉLINE *dans la maison*, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE. Toinette!

TOINETTE, à *Angélique*. Voilà qu'on m'appelle. 25 Bonsoir. Reposez-vous sur moi.*)

*^o) Premier intermède, welches jetzt folgt, steht S. 97.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

Scène I.

X
CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, *ne reconnaissant pas Cléante.* Que demandez-vous, monsieur?

CLÉANTE. Ce que je demande?

TOINETTE. Ah! ah! c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE. Oui; mais on ne parle pas comme 10 cela de but en blanc à Angélique: il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller 15 à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais 20

comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

Scène II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, *se croyant seul, et sans voir Toinette.* Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze allées et douze venues, mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long 10 ou en large.

TOINETTE. Monsieur, voilà un...

ARGAN. Parle bas, pendarde! Tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

15 TOINETTE. Je voulais vous dire, monsieur...

ARGAN. Parle bas, te dis-je.

TOINETTE. Monsieur...

(Elle fait semblant de parler.)

ARGAN. Hé?

20 TOINETTE. Je vous dis que...

(Elle fait encore semblant de parler.)

ARGAN. Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, *haut.* Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

25 ARGAN. Qu'il vienne!

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

Mrs.

Done. X

Scène III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Monsieur...

TOINETTE, à *Cléante*. Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLÉANTE. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux. 5

TOINETTE, *feignant d'être en colère*. Comment! qu'il se porte mieux! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE. J'ai ouï dire que monsieur était mieux; et je lui trouve bon visage. 10

TOINETTE. Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN. Elle a raison. 15

TOINETTE. Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN. Cela est vrai.

CLÉANTE. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je 20 viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille; il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours, et, comme son ami intime, il l'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne 25 vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN. Fort bien. (*A Toinette.*) Appelez Angélique.

TOINETTE. Je crois, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN. Non. Faites-la venir.

TOINETTE. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN. Si fait, si fait.

TOINETTE. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

10 ARGAN. Point, point: j'aime la musique; et je serai bien aise de... Ah! la voici. (*A Toinette.*) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

Scène IV.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN. Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne 15 qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE, *reconnaissant Cléante.* Ah! ciel!

ARGAN. Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE. C'est.

ARGAN. Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

20 ANGÉLIQUE. C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN. Comment?

ANGÉLIQUE. J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une 25 personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE. Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur serait grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que 5 je ne fisse pour... *me*.

Scène V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, à *Argan*. Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant; et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils, qui viennent 10 vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie; et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, à *Cléante*, qui feint de vouloir s'en aller. 15 Ne vous en allez point, monsieur. C'est que je marie ma fille, et voilà qu'on lui amène son pré-tendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE. C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si 20 agréable.

ARGAN. C'est le fils d'un habile médecin; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE. Fort bien.

ARGAN. Mandez-le un peu à son maître de 25 musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE. Je n'y manquerai pas.

ARGAN. Je vous y prie aussi.

CLÉANTE. Vous me faites beaucoup d'honneur.
TOINETTE. Allons, qu'on se range; les voici.

~~+~~
Scène VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN,
ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN, mettant *la main à son bonnet sans l'ôter.*
Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de dé-
couvrir ma tête. Vous êtes du métier: vous savez
les conséquences.

M. DIAFOIRUS. Nous sommes dans toutes nos
visites pour porter secours aux malades, et non
pour leur porter de l'incommodité.

10 (Argan et monsieur Diafoirus parlent en même
temps.)

ARGAN. Je reçois, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous venons ici, monsieur,
ARGAN. Avec beaucoup de joie,

15 M. DIAFOIRUS. Mon fils Thomas et moi,

ARGAN. L'honneur que vous me faites,

M. DIAFOIRUS. Vous témoigner, monsieur,
ARGAN. Et j'aurais souhaité

M. DIAFOIRUS. Le ravissement où nous sommes

20 ARGAN. De pouvoir aller chez vous

M. DIAFOIRUS. De la grâce que vous nous faites

ARGAN. Pour vous en assurer.

M. DIAFOIRUS. De vouloir bien nous recevoir,

ARGAN. Mais vous savez, monsieur,

25 M. DIAFOIRUS. Dans l'honneur, monsieur,

ARGAN. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS. De votre alliance;

ARGAN. Qui ne peut faire autre chose

M. DIAFOIRUS. Et vous assurer

ARGAN. ~~Que~~ Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS. Que, dans les choses qui dépendront de notre métier,

ARGAN. Qu'il cherchera toutes les occasions

M. DIAFOIRUS. De même qu'en toute autre,

ARGAN. De vous faire connaître, monsieur,

M. DIAFOIRUS. Nous serons toujours prêts, monsieur,

ARGAN. Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS. A vous témoigner notre zèle. (*A son fils.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS, à *monsieur Diafoirus*. N'est-ce 15 pas par le père qu'il convient commencer.

M. DIAFOIRUS. Oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à *Argan*. Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révéler en vous un second père, mais un second père auquel j'ose 20 dire que je me trouve plus redévable qu'au premier. Le premier m'a engendré, mais vous m'avez choisi; il m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps, mais ce que je tiens de vous est 25 un ouvrage de votre volonté, et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très humbles et 30 très respectueux hommages.

TOINETTE. Vivent les collèges d'où l'on sort si habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS, à monsieur *Diafoirus*. Cela a-t-il bien été, mon père?

5 M. DIAFOIRUS. *Optime*.

ARGAN, à *Angélique*. Allons, saluez monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS, à monsieur *Diafoirus*. Baisserai-je?

M. DIAFOIRUS. Oui, oui.

10 THOMAS DIAFOIRUS, à *Angélique*. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN, à *Thomas Diafoirus*. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

15 THOMAS DIAFOIRUS Où donc est-elle?

ARGAN. Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

20 M. DIAFOIRUS. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé 25 d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes

l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari.

TOINETTE. Voilà ce que c'est que d'étudier! on 5 apprend à dire de belles choses.

ARGAN, à *Cléante*. Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE. Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades. 10

TOINETTE. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (*Des laquais donnent des sièges.*) 15 Mettez-vous là, ma fille. (*A monsieur Diafoirus.*) Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

~~M.~~ M. DIAFOIRUS. Monsieur, ce n'est pas parce que 20 je suis son père; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé; on le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais 25 mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du

monde à lui apprendre à lire; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon, disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le 5 marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de 10 la peine, mais il se raidissait contre les difficultés; et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer il en est venu glorieusement à avoir ses licences, et je puis dire, sans vanité, que depuis 15 deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition 20 contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il 25 suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres 30 opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS, *tirant de sa poche une grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique.* J'ai contre

les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan*) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE. Monsieur, c'est pour moi un meuble 5 inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE, *prenant la thèse*. Donnez, donnez; elle est toujours bonne à prendre pour l'image: cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS, *saluant encore Argan*. Avec 10 la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; 15 mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

ARGAN. N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

20

M. DIAFOIRUS. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode: vous n'avez à répondre de vos actions 25 à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que 30 leurs médecins les guérissent.

TOINETTE. Cela est plaisant! et ils sont bien im-

respon-
sabilité

pertinents de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guérissiez! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir, s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS. Cela est vrai; on n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, à *Cléante*. Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE. J'attendais vos ordres, monsieur; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (*A Angélique, lui donnant un papier.*) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE. Moi?

CLÉANTE, *bas à Angélique*. Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. (*Haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre; et l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN. Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE. C'est proprement ici un petit opéra impromptu; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN. Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE. Voici le sujet de la scène: Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle qui ne

ouïssoit point

faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés; il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent 5 hommage; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, 10 est-on capable d'outrager une personne si aimable! et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son 15 léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. ~~X~~ Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter 20 les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudrait-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante! ~~X~~ Tout le spectacle passe, sans 25 qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable bergère; et de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir 30 de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence; et il est tourmenté de ne

plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère lui en ôte tous 5 les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on 10 l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger! Le voilà accablé d'une mortelle douleur; il ne peut souffrir l'ef- 15 froyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; et son amour, au désespoir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. 20 Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui 25 lui est assurée; et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force 30 toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi:

(Il chante.)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.

Apprenez-moi ma destinée:
Faut-il vivre? faut-il mourir?

ANGÉLIQUE, *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique. 5
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire;
C'est vous en dire assez.

ARGAN. Ouais! je ne croyais pas que ma fille
fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert 10
sans hésiter.

CLÉANTE.

Hélas! belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur
Pour avoir quelque place dans votre cœur? 15

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas. 20

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez cent fois; ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?

5 Mais Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport.
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE.

10 Ah! je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE.

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir
Que de jamais y consentir!

Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir!

15 ARGAN. Et que dit le père à tout cela?

CLÉANTE. Il ne dit rien.

ARGAN. Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLÉANTE, *voulant continuer à chanter.*

Ah! mon amour.

20 ARGAN. Non, non; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (*A Angélique.*) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont

donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉANTE. Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes? 5

ARGAN. Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE. J'ai cru vous divertir.

ARGAN. Les sottises ne divertissent point. Ah! 10 voici ma femme.

Scène VII.

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS,
THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN. Mamour; voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, 15 puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS. Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN. Je voudrais, mamie, que vous eussiez 25 été ici tantôt.

TOINETTE. Ah! madame, vous avez bien perdu

de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi, comme à 5 votre mari.

ANGÉLIQUE. Mon père...

ARGAN. Eh bien! mon père! Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGÉLIQUE. De grâce, ne précipitez pas les 10 choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS. Quant à moi, mademoiselle, 15 elle est déjà toute née en moi; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'im- 20 pression dans mon âme.

ARGAN. Oh! bien, bien; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne 25 doit jamais soumettre un cœur par force; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS. *Nego consequentiam*, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLIQUE. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait 5 marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les 10 grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux. 15

THOMAS DIAFOIRUS. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS. *Distinguo*, mademoiselle. 20 Dans ce qui ne regarde point sa possession *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE, à *Angélique*. Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant 25 résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉLINE. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE. Si j'en avais, madame, elle serait 30 telle, que la raison et l'honnêteté pourraient me la permettre.

ARGAN. Ouais! je joue ici un plaisant personnage!

BÉLINE. Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier, et je sais bien ce 5 que je ferais.

ANGÉLIQUE. Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

10 BÉLINE. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela était bon autrefois.

ANGÉLIQUE. Le devoir d'une fille a des bornes, 15 madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux de votre fantaisie.

20 ANGÉLIQUE. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN. Messieurs, je vous demande pardon de 25 tout ceci.

ANGÉLIQUE. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quel- 30 que précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce

qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courtent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne. 5

BÉLINE. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnable, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez 10 dire par là.

ANGÉLIQUE. Moi, madame? Que voudrais-je dire que ce que je dis?

BÉLINE. Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir. 15

ANGÉLIQUE. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE. Il n'est rien d'égal à votre insolence. 20

ANGÉLIQUE. Non, madame, vous avez beau dire.

BÉLINE. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE. Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

X

Scène VIII.

ARGAN, BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, à *Angélique*, qui sort. Écoute. Il n'y a point de milieu à cela: choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur, ou un couvent. (*A Béline.*) Ne vous mettez pas en peine: je la rangerai bien.

BÉLINE. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN. Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE. Adieu, mon petit ami.

ARGAN. Adieu, mamie.

Scène IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

X ARGAN. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS. Nous allons, monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN. Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS, tâtant le pouls d'Argan. Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS. Bon.

THOMAS DIAFOIRUS. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. Repoussant. 5

M. DIAFOIRUS. *Bene.*

THOMAS DIAFOIRUS. Et même un peu caprisant.

M. DIAFOIRUS. *Optime.*

THOMAS DIAFOIRUS. Ce qui marque une intemperie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la 10 rate.

M. DIAFOIRUS. Fort bien.

ARGAN. Non; monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS. Et oui: qui dit *parenchyme* dit 15 l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti.

ARGAN. Non; rien que du bouilli. 20

M. DIAFOIRUS. Et oui: rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains.

ARGAN. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf? 25

M. DIAFOIRUS. Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

ARGAN. Jusqu'au revoir, monsieur.

Scène X.

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle,
5 qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN. Un jeune homme avec ma fille!

BÉLINE. Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles

ARGAN. Envoyez-la ici, m'amour, envoyez-la ici.
10 Ah! l'effrontée! (*Seul*). Je ne m'étonne plus de sa résistance.

Scène XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN. Oui. Venez ça. Avancez là. Tournez-
15 vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON. Quoi, mon papa?

ARGAN. Là?

LOUISON. Quoi?

ARGAN. N'avez-vous rien à me dire?

20 LOUISON. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau-d'Ane*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN. Ce n'est pas là ce que je demande.

25 LOUISON. Quoi donc?

ARGAN. Ah! rusée; vous savez bien ce que je veux dire!

LOUISON. Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN. Est-ce là comme vous m'obéissez?

LOUISON. Quoi?

ARGAN. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez? 5

LOUISON. Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Non? 10

LOUISON. Non, mon papa.

ARGAN. Assurément?

LOUISON. Assurément.

ARGAN. Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi. 15

LOUISON, *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.* Ah! mon papa!

ARGAN. Ah! ah! masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur! 20

LOUISON, *pleurant.* Mon papa!

ARGAN, *prenant Louison par le bras.* Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, *se jetant à genoux.* Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout. 25

ARGAN. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après, nous verrons au reste. 30

LOUISON. Pardon, mon papa.

ARGAN. Non, non.

~~X~~ LOUISON. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN. Vous l'aurez.

LOUISON. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne 5 l'aie pas!

ARGAN, *voulant la fouetter.* Allons, allons.

LOUISON. Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez: je suis morte.

(Elle contrefait la morte).

10 ARGAN. Holà! qu'est-ce là? Louison! Louison! Ah, mon Dieu! Louison! Ah! ma fille! Ah! malheureux! ma pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges! La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille! ma pauvre 15 petite Louison!

LOUISON. Là, là, mon papa, ne pleurez point tant: je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN. Voyez-vous la petite rusée! Oh! ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que 20 vous me disiez bien tout.

LOUISON. Oh! oui, mon papa.

ARGAN. Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

25 LOUISON. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN. Non, non.

LOUISON, *après avoir regardé si personne n'écoute.* C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la 30 chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN, *à part.* Hom! hom! voilà l'affaire. (A Louison.) Eh bien?

LOUISON. Ma sœur est venue après. 5

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Elle lui a dit: Sortez, sortez, sortez.

Mon Dieu! sortez; vous me mettez au désespoir.

ARGAN. Eh bien?

LOUISON. Et lui, il ne voulait pas sortir. 10

ARGAN. Qu'est-ce qu'il lui disait?

LOUISON. Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN. Et quoi encore?

LOUISON. Il lui disait tout ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde. 15

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après, il lui baisait les mains. 20

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN. Il n'y a point autre chose?

LOUISON. Non, mon papa. 25

ARGAN. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Mettant son doigt à son oreille.) Attendez. Hé! Ah! ah! Oui? Oh! oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. 30

LOUISON. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN. Prenez garde.

LOUISON. Non, mon papa, ne le croyez pas: il ment, je vous assure.

ARGAN. Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-
5 vous-en, et prenez bien garde à tout: allez. (*Seul.*) Ah! il n'y a plus d'enfants! Ah! que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il se laisse tomber dans une chaise.*)

Scène XII.

~~X~~ BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE. Eh bien, mon frère! qu'est-ce? Com-
10 ment vous portez-vous?

ARGAN. Ah! mon frère, fort mal.

BÉRALDE. Comment! fort mal?

ARGAN. Oui. Je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

15 BÉRALDE. Voilà qui est fâcheux.

ARGAN. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE. J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

20 ARGAN, *parlant avec empörtement, et se levant de sa chaise.* Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

25 BÉRALDE. Ah! voilà qui est bien! Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertisse-

ment que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; et cela 5 vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon.

Allons.

X l'af. July, — Fugues d'Yves Marquette

DEUXIÈME INTERMÈDE.

Le frère du Malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Égyptiens et Égyptiennes, vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.

PREMIÈRE FEMME MORE.

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

10

Profitez du printemps

De vos beaux ans;

Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,

Sans l'amoureuse flamme,

Pour contenter une âme

15

N'ont point d'attrait assez puissants.

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

20

Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces précieux moments.

5

La beauté passe,
Le temps l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui vous ôte le goût de ces doux passe-temps.

10

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

15

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Égyptiens et des Égyptiennes.

SECONDE FEMME MORE.

Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attrait,
Que, de soi, sans attendre,
On voudrait se rendre
A ses premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute

20

25

Des vives douleurs
 Et des pleurs qu'il nous coûte,
 Fait qu'on en redoute
 Toutes les douceurs.

TROISIÈME FEMME MORE.

Il est doux, à notre âge, 5
 D'aimer tendrement
 Un amant
 Qui s'engage;
 Mais s'il est volage,
 Hélas! quel tourment! 10

QUATRIÈME FEMME MORE.

L'amant qui se dégage
 N'est pas le malheur;
 La douleur
 Et la rage,
 C'est que le volage 15
 Garde notre cœur.

SECONDE FEMME MORE.

Quel parti faut-il prendre
 Pour nos jeunes cœurs?

QUATRIÈME FEMME MORE.

Devons-nous nous y rendre,
 Malgré ses rigueurs? 20

ENSEMBLE.

Oui, suivons ses ardeurs,
 Ses transports, ses caprices,
 Ses douces langueurs:

S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.

ACTE TROISIÈME.

Scène I.

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE. Eh bien! mon frère, qu'en dites-vous?
Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE. Hom! de bonne casse est bonne.

BÉRALDE. Oh ça, voulez-vous que nous parlions
10 un peu ensemble?

ARGAN. Un peu de patience, mon frère: je vais
revenir.

TOINETTE. Tenez, monsieur; vous ne songez
pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

15 ARGAN. Tu as raison.

Scène II.

BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE. N'abandonnez pas, s'il vous plaît,
les intérêts de votre nièce.

BÉRALDE. J'emploierai toutes choses pour lui
obtenir ce qu'elle souhaite.

20 TOINETTE. Il faut absolument empêcher ce ma-

riage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie; et j'avais songé en moi-même que ç'aurait été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais comme 5 nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE. Comment?

TOINETTE. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi 10 faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

~~X~~ Scène III.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voulez-vous bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation?

ARGAN. Voilà qui est fait.

15

BÉRALDE. De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire?

ARGAN. Oui.

BÉRALDE. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit 20 détaché de toute passion?

ARGAN. Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, 25 dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

20 BÉRALDE. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN. Oh ça! nous y voici. Voilà tout d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

25 BÉRALDE. Non, mon frère, laissons-la là: c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable; cela est 15 certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

20 BÉRALDE. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille; il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN. Oui; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

25 BÉRALDE. Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN. Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

30 BÉRALDE. Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.

ARGAN. Pourquoi non?

BÉRALDE. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature!

ARGAN. Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous 10 portez bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevè de toutes les méde- cines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉRALDE. Si vous n'y prenez garde, il prendra 20 tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE. Non, mon frère; et je ne vois pas 25 que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN. Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée!

BÉRALDE. Bien loin de la tenir véritable, je la 30 trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et, à regarder les

chooses en ~~philosophie~~, je ne vois point une plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

5 ARGAN. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature 10 nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE. Si fait, mon frère. Ils savent la 15 plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

20 ARGAN. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose: et toute 25 l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN. Mais enfin, mon frère, il y a des gens 30 aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE. C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent eux-mêmes.

5

BÉRALDE. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui avec 15 une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire: 20 c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera: et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

ARGAN. C'est que vous avez, mon frère, une 25 dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BÉRALDE. Rien, mon frère.

ARGAN. Rien?

BÉRALDE. Rien. Il ne faut que demeurer en 30 repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est

tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

5 ARGAN. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE. Mon Dieu! mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître et, de 10 tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de 15 lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la 20 poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expé- 25 rience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN. C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez 30 en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE. Dans les discours et dans les choses,

ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes. ~~de tous les hommes~~

ARGAN. Ouais! vous êtes un grand docteur, à 5 ce que je vois; et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses 10 périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelque une des comé- 15 dies de Molière. ~~et enfin~~

ARGAN. C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!

BÉRALDE. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine. 20

ARGAN. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations 25 et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là!

BÉRALDE. Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien 30 tous les jours les princes et les rois, qui sont d'autant bonne maison que les médecins.

ARGAN. Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; et je lui dirais Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. ~~X~~

BÉRALDE. Vous voilà bien en colère contre lui.
10 ARGAN. Oui. C'est un malavisé; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

15 ARGAN. Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; 20 mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN. Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, et vous me donnez 25 riez mon mal.

BÉRALDE. Je le veux bien, mon frère; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; et qu'on

doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

X
Scène IV.

MONSIEUR FLEURANT, une seringue à la main; ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Ah! mon frère, avec votre permission. 5

BÉRALDE. Comment? que voulez-vous faire?

ARGAN. Prendre ce petit lavement-là; ce sera bientôt fait.

BÉRALDE. Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans 10 médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN. Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

M. FLEURANT, à Béralde. De quoi vous mêlez- 15 vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉRALDE. Allez, monsieur; on voit bien que 20 vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

M. FLEURANT. On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance; et je 25 vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

Scène V.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE. Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes?

ARGAN. Mon Dieu! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.

BÉRALDE. Mais quel mal avez-vous?

ARGAN. Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici monsieur Purgon.

Scène VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

M. PURGON. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN. Monsieur, ce n'est pas...

M. PURGON. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin!

TOINETTE. Cela est épouvantable.

M. PURGON. Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN. Ce n'est pas moi...

M. PURGON. Inventé et formé dans toutes les 5 règles de l'art.

TOINETTE. Il a tort.

M. PURGON. Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN. Mon frère... 10

M. PURGON. Le renvoyer avec mépris!

ARGAN, *montrant Béralde*. C'est lui... :

M. PURGON. C'est une action exorbitante.

TOINETTE. Cela est vrai.

M. PURGON. Un attentat *grave* énorme contre la 15 médecine.

ARGAN, *montrant Béralde*. Il est cause...

M. PURGON. Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. Vous avez raison. 20

M. PURGON. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. C'est mon frère... *malentendu*

M. PURGON. Que je ne veux plus d'alliance avec vous. 25

TOINETTE. Vous ferez bien. *malentendu*

M. PURGON. Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage. (*Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.*) 30

ARGAN. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURGON. Mépriser mon clystère!

ARGAN. Faites-le venir; je m'en vais le prendre.

M. PURGON. Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE. Il ne le mérite pas.

5 M. PURGON. J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN. Ah! mon frère!

M. PURGON. Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

10 TOINETTE. Il est indigne de vos soins.

M. PURGON. Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN. Ce n'est pas ma faute.

15 M. PURGON. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

TOINETTE. Cela crie vengeance.

M. PURGON. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

ARGAN. Hé! point du tout.

20 M. PURGON. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

25 TOINETTE. C'est fort bien fait.

ARGAN. Mon Dieu!

M. PURGON. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable;

ARGAN. Ah! miséricorde!

30 M. PURGON. Que vous tombiez dans la brady-pepsie,

ARGAN. Monsieur Purgon!

M. PURGON. De la bradypepsie dans la dyspepsie,

ARGAN. Monsieur Purgon!

M. PURGON. De la dyspepsie dans l'apepsie,

ARGAN. Monsieur Purgon!

5

M. PURGON. De l'apepsie dans la lienterie,

ARGAN. Monsieur Purgon!

M. PURGON. De la lienterie dans la dyssenterie,

ARGAN. Monsieur Purgon!

M. PURGON. De la dyssenterie dans l'hydropisie, 10

ARGAN. Monsieur Purgon!

M. PURGON. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

~~X~~ Scène VII.

ARGAN, BÉRALDE.

*zufrieden
S. Syrie*

ARGAN. Ah, mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu!

15

BÉRALDE. Quoi! qu'y a-t-il?

ARGAN. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE. Ma foi, mon frère, vous êtes fou; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on 20 vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN. Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

25

BÉRALDE. Le simple homme que vous êtes!

ARGAN. Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE. Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose?

Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN. Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE. Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

Scène VIII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE, à Argan. Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN. Et quel médecin?

TOINETTE. Un médecin de la médecine.

ARGAN. Je te demande qui il est.

TOINETTE. Je ne le connais pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; et si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN. Fais-le venir.

Scène IX.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN. J'ai bien peur que vous ne soyiez cause de quelque malheur.

BÉRALDE. Encore! Vous en revenez toujours 5 là?

ARGAN. Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces...

Scène X.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE. Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services 10 pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN. Monsieur, je vous suis fort obligé.
(*A Béralde.*) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser: 15 j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

Scène XI.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE. Il est vrai que la ressemblance est 20 tout à fait grande: mais ce n'est pas la première

fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN. Pour moi, j'en suis surpris; et...

Scène XII.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE. Que voulez-vous, monsieur?

ARGAN. Comment?

TOINETTE. Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN. Moi? non.

TOINETTE. Il faut donc que les oreilles m'aient 10 corné.

ARGAN. Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE. Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu.

Scène XIII.

ARGAN, BÉRALDE.

15 ARGAN. Si je ne les voyais tous deux, je crois que ce n'est qu'un.

BÉRALDE. J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.

20 ARGAN. Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré que c'est la même personne.

X

Scène XIV.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, *bas à Béralde*. Cela est admirable.

TOINETTE. *Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.*

ARGAN. Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE. Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie? 10

ARGAN. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE. Ah! ah! ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN. Quatre-vingt-dix!

TOINETTE. Oui. Vous voyez un effet des ~~se~~ ¹⁵ *effets* de mon art, de me ~~conserver~~ *garder* ainsi frais et vigoureux. *pour toujours*

ARGAN. Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans!

TOINETTE. Je suis médecin *passager* qui vais ²⁰ de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. ²⁵ Je dédaigne de m'amuser à ce *ménage* *de l'hiver* de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces va-peurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec ³⁰ des transports au cerveau, de bonnes fièvres pour-prées, de bonnes pestes, de bonnes hydropsies?

formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN. Je vous suis obligé, monsieur, des bons tés que vous avez pour moi.

TOINETTE. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez! Hoy! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?

ARGAN. Monsieur Purgon.

TOINETTE. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. Du poumon?

TOINETTE. Oui. Que sentez-vous?

ARGAN. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. Justement, le poumon.

ARGAN. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. Le poumon. *Minigbank*

ARGAN. Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques. 5

TOINETTE. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN. Oui, monsieur. 10

TOINETTE. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir? 15

ARGAN. Oui, monsieur.

TOINETTE. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture? 20

ARGAN. Il m'ordonne du potage, *Minigbank*

TOINETTE. Ignorant!

ARGAN. De la volaille,

TOINETTE. Ignorant!

ARGAN. Du veau, 25

TOINETTE. Ignorant!

ARGAN. Des bouillons,

TOINETTE. Ignorant!

ARGAN. Des œufs frais,

TOINETTE. Ignorant! *Minigbank* 30

ARGAN. Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE. *Ignorant* ~~X~~

ARGAN. Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il 5 faut boire votre vin pur; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande; du gruau et du riz, et des marrons et des oubliés, pour coller et conglutiner. Votre 10 médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN. Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE. Que diantre faites-vous de ce bras-là?

15 ARGAN. Comment?

TOINETTE. Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN. Et pourquoi?

20 TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN. Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE. Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

25 ARGAN. Crever un œil?

TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt: vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

30 ARGAN. Cela n'est pas pressé.

TOINETTE. Adieu. Je suis fâché de vous quitter

sitôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN. Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE. Oui: pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN. Vous savez que les malades ne reconduisent point.

Scène XV.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. Voilà un médecin, vraiment, qui paraît fort habile!

ARGAN. Oui; mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE. Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN. Me couper un bras et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot!

Scène XVI.

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de parler à quelqu'un. Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN. Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE. Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

BÉRALDE. Oh ça! mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

5 ARGAN. Non, mon frère; je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'ai découverte.

10 BÉRALDE. Eh bien! mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel? Et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage?

15 ARGAN. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse; c'est une chose résolue.

BÉRALDE. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN. Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

20 BÉRALDE. Eh bien! oui, mon frère; puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donnez, 25 tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE. Ah! monsieur, ne parlez point de madame; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime 20 monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN. Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait;

TOINETTE. Cela est vrai.

ARGAN. L'inquiétude que lui donne la maladie;

TOINETTE. Assurément.

ARGAN. Et les soins et les peines qu'elle prend
autour de moi.

TOINETTE. Il est certain. (*A Béralde.*) Voulez-
vous que je vous convainque, et vous fasse voir
tout à l'heure comme madame aime monsieur?
(*A Argan.*) Monsieur, souffrez que je lui montre
son bec-jaune et le tire d'erreur.

5

10

ARGAN. Comment?

TOINETTE. Madame s'en va revenir. Mettez-
vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites
le mort. Vous verrez la douleur où elle sera
quand je lui dirai la nouvelle.

15

ARGAN. Je le veux bien.

TOINETTE. Oui; mais ne la laissez pas long-
temps dans le désespoir, car elle en pourrait bien
mourir.

ARGAN. Laisse-moi faire.

20

TOINETTE, *à Béralde.* Cachez-vous, vous, dans
ce coin-là.

Scène XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN. N'y a-t-il point quelque danger à con-
trefaire le mort?

TOINETTE. Non, non. Quel danger y aurait-il? 25
Étendez-vous là seulement. (*Bas.*) Il y aura plai-
sir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-
vous bien.

Scène XVIII.

BÉLINE, ARGAN, étendu dans sa chaise, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Béline! Ah! mon Dieu! Ah! malheur! Quel étrange accident!

BÉLINE. Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE. Ah, madame!

5 BÉLINE. Qu'y a-t-il?

TOINETTE. Votre mari est mort.

BÉLINE. Mon mari est mort?

TOINETTE. Hélas! oui, le pauvre défunt est trépassé.

10 BÉLINE. Assurément?

TOINETTE. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

15 BÉLINE. Le ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE. Je pensais, madame, qu'il fallût pleurer.

20 BÉLINE. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE. Voilà une belle oraison funèbre!

BÉLINE. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein; et tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée 5 jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir: et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs. 10

ARGAN, *se levant brusquement.* Doucement!

BÉLINE. Ah!

ARGAN. Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez!

TOINETTE. Ah! ah! le défunt n'est pas mort! 15

ARGAN à *Béline qui sort.* Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses. 20

Scène XIX.

BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il s'était caché*, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE. Eh bien! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE. Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille. Remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas 25 mauvais d'éprouver; et, puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. (*Béralde va se cacher.*)

Scène XX.

X
ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Angélique. O ciel! ah! fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE. Qu'as-tu, Toinette? et de quoi pleures-tu?

5 TOINETTE. Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner!

ANGÉLIQUE. Eh! quoi?

TOINETTE. Votre père est mort.

ANGÉLIQUE. Mon père est mort, Toinette?

10 TOINETTE. Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. O ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde; et 15 qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte?

Scène XXI.

X
ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Qu'avez-vous donc, belle Angélique? 20 et quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE. Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux: je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE. O ciel! quel accident! quel coup 25 inopiné! Hélas! après la demande que j'avais con-

juré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE. Ah! Cléante, ne parlons plus de rien; laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (Se jetant à ses genoux.) Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN, embrassant Angélique. Ah! ma fille!

ANGÉLIQUE. Ahi!

ARGAN. Viens. N'aie point de peur: je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

20

Scène XXII.

ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE,
TOINETTE.

ANGÉLIQUE. Ah! quelle surprise agréable! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE, *se jetant aux genoux d'Argan.* Eh ! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes ; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

5 BÉRALDE. Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE. Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

10 ARGAN. Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. (*A Cléante.*) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE. Très volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est 15 pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

20 BÉRALDE. Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE. Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

25 ARGAN. Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE. Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

30 ARGAN. Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE. En recevant la robe et le bonnet de
médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez
après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN. Quoi! l'on sait discourir sur les maladies
quand on a cet habit-là? 5

BÉRALDE. Oui. L'on n'a qu'à parler avec une
robe et un bonnet, tout galimatias devient savant,
et toute sottise devient raison.

TOINETTE. Tenez, monsieur, quand il n'y aurait
que votre barbe, c'est déjà beaucoup; et la barbe ¹⁰
fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE. En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE, à Argan. Voulez-vous que l'affaire se
fasse tout à l'heure?

ARGAN. Comment, tout à l'heure? 15

BÉRALDE. Oui, et dans votre maison.

ARGAN. Dans ma maison?

BÉRALDE. Oui. Je connais une Faculté de mes
amies, qui viendra tout à l'heure en faire la céré-
monie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien. ²⁰

ARGAN. Mais moi, que dire, que répondre?

BÉRALDE. On vous instruira en deux mots, et
l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire.
Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais
les envoyer querir. 25

ARGAN. Allons, voyons cela.

Scène XXIII.

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE. Que voulez-vous dire? et qu'enten-
dez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE. Quel est donc votre dessein?

5 BÉRALDE. De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

10 BÉRALDE. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

15 CLÉANTE, à *Angélique*. Y consentez-vous?

ANGÉLIQUE. Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Anhang.

Die folgenden Seiten geben die beiden Prologen nebstdem ersten und dem dritten Intermède. Siehe S. 2.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

FLORE.

DEUX ZÉPHYRS, dansants.

CLIMÈNE.

DAPHNÉ.

TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de bergers.

DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Tircis, dansants et chantants.

BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Dorilas, chantants et dansants.

PAN.

FAUNES, dansants.

PROLOGUE.

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire, travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire; et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

Le théâtre représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.

ÉGLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE.

Scène I.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS, *dansants.*

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux;

Venez, bergers, venez, bergères;

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux:

Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,

5 Et réjouir tous ces hameaux.

Quittez, quittez vos troupeaux;

Venez, bergers, venez, bergères;

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

Scène II.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS, *dansants*; CLIMÈNE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS.CLIMÈNE, à *Tircis*; ET DAPHNÉ, à *Dorilas*.

Berger, laissons là tes feux:

10 Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, à *Climène*; ET DORILAS, à *Daphné*.

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

15 Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

Scène III.

FLORE; DEUX ZÉPHYRS, *dansants*; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS; BERGERS ET BERGÈRES *de la suite de Tircis et de Dorilas, chantants et dansants*.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Toute la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE.

Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jeter tant de réjouissance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupirons tous.

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.
Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; silence, silence!

Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour:
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis:

Il quitte les armes,

Faute d'ennemis.

CHŒUR.

Ah! quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

Que de plaisir! que de ris! que de jeux!

Que de succès heureux!

Et que le ciel a bien rempli nos vœux!

Ah! quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande! quelle est belle!

15

20

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les bergers et bergères expriment, par des danses, les transports de leur joie.

FLORE.

De vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matières.

5

Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

10

CHŒUR.
Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présents de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des rois.

15

CLIMÈNE.

20

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance!

DORILAS.

25

O mot plein de douceur!

TIRCIS ET DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

(*Les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux Zéphyrs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.*)

TIRCIS.

Quand la neige fondue enflé un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux

Il n'est rien d'assez solide; 5
Digues, châteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide:
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits. 10

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouante et d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée 15
LOUIS jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux 20
Que vante l'histoire passée,
Ne sont point à notre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères du côté de Tircis font encore la même chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
5 N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères du côté de Dorilas font encore de même.

SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères du côté de Tircis et de celui de Dorilas se mêlent et dansent ensemble.

Scène IV.

FLORE, PAN; DEUX ZÉPHYRS, *dansants*; CLIMÈNE,
DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS; FAUNES, *dansants*;
BERGERS ET BERGÈRES, *chantants et dansants*.

PAN.

Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire;
Hé! que voulez-vous faire?

10 Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendrait pas de dire?

C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire;
C'est monter vers les cieux sur des ailes de cire,

15 Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,

Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image;

20 Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.

Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs:

Laissez, laissez là sa gloire;
Ne songez qu'à ses plaisirs

CHŒUR.

Laissons, laissez là sa gloire; 5
Ne songez qu'à ses plaisirs.

FLORE, à *Tircis et à Dorilas.*

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,

La force manque à vos esprits,

Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.

Dans les choses grandes et belles, 10

Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphyrz dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ, donnant la main à leurs amants.

Dans les choses grandes et belles,

Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Ah! que d'un doux succès notre audace est suivie!

FLORE ET PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais. 15

CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN.

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

CHŒUR.

Joignons tous dans ces bois

Nos flûtes et nos voix:

Ce jour nous y convie;

Et faisons aux échos redire mille fois:

LOUIS est le plus grand des rois;

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

NEUVIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Faunes, bergers et bergères; tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi il se vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGÈRE, *chantante.*

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère.

5 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Hélas! hélas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.

10 Ne prétendez pas le finir.

Ignorants médecins; vous ne sauriez le faire,
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

15 Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connaissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins, etc.

Le théâtre change et représente une chambre.

PREMIER INTERMÈDE.*)

Le théâtre change et représente une ville.

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérenade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par les violons contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet composé de musiciens et de danseurs.

Scène I.

POLICHINELLE, *seul.*

O amour, amour, amour, amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le 5 repos de la nuit; et tout cela, pour qui? Pour une dragonne, franche dragonne; une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un 10 homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut; et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérenade. Il n'y a rien, parfois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux 15 gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. (*Après avoir pris son luth.*) Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit! ô chère nuit! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

*) Gehört zwischen Akt I und II (Seite 26 und 27).

Notte e dì v'amo e v'adoro.
 Cerco un sì per mio ristoro;
 Ma se voi dite di nò,
 Bella ingrata, io morirò.

5

Frà la speranza
 S'afflige il cuore,
 In lontananza
 Consuma l'lore;
 Si dolce inganno
 Che mi figura
 Breve l'affanno,
 Ahi! troppo dura!

10

Così per troppo amar languisco e muoro.

15

Notte e dì v'amo e v'adoro.
 Cerco un sì per mio ristoro;
 Ma se voi dite di nò,
 Bella ingrata, io morirò.

20

Se non dormite,
 Almen pensate
 Alle ferite
 Ch'al cuor mi fate.
 Deh! almen fingete,
 Per mio conforto,
 Se m'uccidete,
 D'haver il torto;

25

Vostra pietà mi scemarà il martoro.

„Nuit et jour je vous aime et vous adore; je vous demande un oui pour me soutenir; mais si vous dites un non, belle ingrate, je mourrai.

30 „Jusque dans l'espérance, le cœur s'afflige; dans l'absence il consume tristement les heures. L'erreur si douce qui me fait espérer la fin de mon tourment, hélas! se prolonge trop. Ainsi, pour trop aimer, je languis et je meurs.

„Nuit et jour, etc.

35 „Si vous ne dormez pas, au moins pensez aux blessures que vous faites à mon cœur. Si vous me faites périr, ahi! pour ma consolation, feignez au moins de vous le reprocher. Votre pitié adoucira mon martyre.

Notte e dì v'amo e v'adoro.
 Cerco un sì per mio ristoro;
 Ma se voi dite di nò,
 Bella ingrata, io morirò.

Scène II.

POLICHINELLE; UNE VIEILLE, *se présentant à la fenêtre, et répondant à Polichinelle pour se moquer de lui.*

LA VIEILLE chante.

Zerbinetti, ch'ogn'hor con finti sguardi, 5
 Mentiti desiri,
 Fallaci sospiri,
 Accenti bugiardi,
 Di fede vi preggiate,
 Ah! che non m'ingannate. 10
 Che già so per prova,
 Ch'in voi non si trova
 Costanza ne fede.

Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

Quei sguardi languidi 15
 Non m'innamorano,
 Quei sospir. fervidi
 Più non m'infiammano,
 Vel'giuro a fe.
 Zerbino misero, 20
 Del vostro piangere
 Il mio cuor libero
 Vuol sempre ridere;
 Credete a me,
 Che già so per prova, 25
 Ch'in voi non si trova
 Costanza ne fede.

Oh! quanto è pazza colei che vi crede¹!

1) „Nuit et jour, etc.“

„Galants qui, à toute heure, avec des regards trompeurs, so des désirs mensongers, des soupirs fallacieux et des accents perfides, vous vantez d'être fidèles, ah! que vous ne me trompez

Scène III.

POLICHINELLE; VIOLONS, *derrière le théâtre.*LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE. — Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

LES VIOLONS *continuant à jouer.*POLICHINELLE. — Paix là! taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautes de mon inexorable. LES VIOLONS, *de même.*

POLICHINELLE. — Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

10 POLICHINELLE. — Paix donc!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Ahi!

15 LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Est-ce pour rire?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Ah! que de bruit!

LES VIOLONS.

20 POLICHINELLE. — Le diable vous emporte!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — J'enrage!

LES VIOLONS.

25 POLICHINELLE. — Vous ne vous tairez pas? Ah! Dieu soit loué!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Encore?

LES VIOLONS.

plus! Je sais par expérience qu'on ne trouve en vous ni foi ni constance. Oh! combien est folle celle qui vous croit!

„Ces regards languissants ne me donnent plus d'amour; ces soupirs brûlants ne m'enflamme plus, je vous en donne ma parole. Malheureux galant, de vos plaintes mon cœur rendu à la liberté veut toujours se rire. Croyez-moi, je sais par expérience, etc.“

POLICHINELLE. — Peste des violons!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — La sotte musique que voilà!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, chantant pour se moquer des violons. — 5
La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même. — La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même. — La, la, la, la, la, la. 10
LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même. — La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, de même. — La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. — Par ma foi, cela me divertit. Pour-
suivez, messieurs les violons; vous me ferez plaisir. (N'en-
tendant plus rien.) Allons donc, continuez, je vous en prie. 15

Scène IV.

POLICHINELLE, seul.

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est ac-
coutumée à ne point faire ce qu'on veut. Oh sus, à nous. 20
Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue
quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend
son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les
lèvres et la langue le son de cet instrument.) Plan, plan, plan,
plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un 25
luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin.
Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plin.
J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

Scène V.

POLICHINELLE, ARCHERS, passant dans la rue, et ac-
courant au bruit qu'ils entendent.

UN ARCHER, chantant. — Qui va là? qui va là?

POLICHINELLE, bas. — Qui diable est-ce là? Est-ce que 30
c'est la mode de parler en musique?

L'ARCHER. — Qui va là? qui va là? qui va là?
POLICHINELLE, épouvanté. — Moi, moi, moi.

L'ARCHER. — Qui va là? qui va là? vous dis-je.
POLICHINELLE. — Moi, moi, vous dis-je.

5 L'ARCHER. — Et qui toi? et qui toi?
POLICHINELLE. — Moi, moi, moi, moi, moi, moi.
L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'être bien hardi.

Mon nom est Va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.

10 Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Tout le guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Qui va là?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entends?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Euh?

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Holà! mes laquais, mes gens.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

15 Par la mort!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Par le sang!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

J'en jetteai par terre.

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton!

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE.

Donnez-moi mon mousqueton...

VIOLONS ET DANSEURS.

POLICHINELLE, *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*Poue. *(Ils tombent tous et s'enfuient.)*

Scène VI.

POLICHINELLE, *seul.*

Ah, ah, ah, ah! comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur, et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqué de me happener. Ah, ah, ah!

(Les archers se rapprochent, et, ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.)

Scène VII.

POLICHINELLE; ARCHERS, *chantants.*LES ARCHERS, *saisissant Polichinelle.*

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous;

Dépêchez: de la lumière.

10

(Tout le guet vient avec des lanternes.)

Scène VIII.

POLICHINELLE; ARCHERS, *chantants et dansants.*

ARCHERS.

Ah! trastre; ah! fripon! c'est donc vous?
 Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
 Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
 Vous osez nous faire peur!

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étais ivre.

ARCHERS.

Non, non, non; point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite, en prison.

5 POLICHINELLE. — Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS. — En prison.

POLICHINELLE. — Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS. — En prison.

POLICHINELLE. — Qu'ai-je fait?

10 ARCHERS. — En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE. — Messieurs, laissez-moi aller.

ARCHERS. — Non.

POLICHINELLE. — Je vous prie.

ARCHERS. — Non.

15 POLICHINELLE. — Hé!

ARCHERS. — Non.

POLICHINELLE. — De grâce!

ARCHERS. — Non, non.

POLICHINELLE. — Messieurs!

20 ARCHERS. — Non, non, non.

POLICHINELLE. — S'il vous plaît.

ARCHERS. — Non, non.

POLICHINELLE. — Par charité!

ARCHERS. — Non, non.

25 POLICHINELLE. — Au nom du ciel!

ARCHERS. — Non, non.

POLICHINELLE. — Miséricorde!

ARCHERS.

Non, non, non; point de raison;

Il faut vous apprendre à vivre.

30 En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE. — Hé! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher;

Et nous sommes humains plus qu'on ne saurait croire.

Donnez-nous seulement six pistoles pour boire,
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE. — Hélas! messieurs, je vous assure que
je n'ai pas un sou sur moi.

ARCHERS.

Au défaut de six pistoles, 5
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE. — Si c'est une nécessité, et qu'il faille
en passer par là, je choisis les croquignoles. 10

ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE, pendant qu'on lui donne des croquignoles.
— Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf
et dix, onze et douze, et treize et quatorze et quinze. 15

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez passer!
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE. — Ah! messieurs, ma pauvre tête n'en
peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme
cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de re- 20
commencer.

ARCHERS.

Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

*Les archers danseurs lui donnent des coups de bâton en
cadence.*

POLICHINELLE, comptant les coups de bâton. — Un, deux
trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah! je n'y saurais plus
résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous 25
donne.

ARCHERS.

Ah! l'honnête homme! Ah! l'âme noble et belle!

Adieu! seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. — Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

5 POLICHINELLE. — Votre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. — Très humble valet.

ARCHERS.

Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. — Jusqu'au revoir.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Ilz dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

TROISIÈME INTERMÈDE.*)

10 C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait
médecin, en récit, chant et danse.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les
bancs en cadence. Ensuite de quoi, toute l'assemblée, com-
posée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux
15 docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirur-
giens dansants, et deux chantants, entrent et prennent place,
chacun selon son rang.

PRÆSES.

Savantissimi doctores,

Medicinæ professores,

Qui hic a^ssemblati estis;

Et vos, altri messiores,

20

* Folgt auf Akt III, Seite 88.

Sententiarum Facultatis
 Fideles executores,
 Chirurgiani et apothicari,
 Atque tota compania aussi,
 Salus, honor et argentum,
 Atque bonum appetitum.

5

Non possum, docti confreri,
 En moi satis admirari,
 Qualis bona inventio
 Est medici professio;

10

Quam bella cosa est et bene trovata,
 Medicina illa benedicta,
 Quæ, suo nomine solo,
 Surprenanti miraculo,
 Depuis si longo tempore,
 Facit à gogo vivere
 Tant de gens omni genere.

15

Per totam terram videmus
 Grandam vogam ubi sumus;
 Et quod grandes et petiti
 Sunt de nobis infatuti.

20

Totus mundus, currens ad nostros remedios,
 Nos regardat sicut deos;
 Et nostris ordonnanciis
 Principes et reges soumissos videtis.

25

Doncque il est nostræ sapientiæ,
 Boni sensus atque prudentiæ,
 De fortement travaillare,
 A nos bene conservare
 In tali credito, voga et honore;
 Et prendre gardam à non recevere,
 In nostro docto corpore,
 Quam personas capabiles,
 Et totas dignas remplire
 Has plaças honorabiles.

30

35

C'est pour cela que nunc convocati estis,
 Et credo quod trovabitis

5

Dignam matieram medici
 In savanti homine que voici;
 Lequel, in chosis omnibus,
 Dono ad interrogandum,
 Et à fond examinandum
 Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

10

Si mihi licentiam dat dominus Præses,
 Et tanti docti doctores
 Et assistantes illustres,
 Très savanti Bacheliero,
 Quem estimo et honoro,
 Domandabo causam et rationem quare
 Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

15

Mihi a docto doctore
 Domandatur causam et rationem quare
 Opium facit dormire.
 A quoi respondeo,
 Quia est in eo
 Virtus dormitiva,
 Cujus est natura
 Sensus assoupire.

20

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore
 Bene, bene respondere¹.

25

1) Nous donnons en note de longs passages de cette cérémonie, supprimés à la représentation et dans toutes les éditions de Molière, et que M. Magnin a publiés d'après un exemplaire probablement unique du *Malade imaginaire*, éd. de 30 Rouen, 24 mars 1673.

SECUNDUS DOCTOR.

Proviso quod non displiceat,
 Domino Præsidi lequel n'est pas fat,
 Mais benigne annuat,
 Cum totis doctoribus savantibus
 Et assistantibus bienveillantibus,

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione domini Præsidis,
 Doctissimæ Facultatis,
 Et totius his nostris actis
 Companiæ assistantis,

Dicat mihi un peu dominus prætendens,
 Raison a priori et evidens,
 Cur rhubarba et le séné
 Per nos semper est ordonné,
 Ad purgandum l'utramque bile?
 Si dicit hoc, erit valde habile.

5

10

BACHELIERUS.

A docto doctore mihi, qui sum prætendens,
 Domandatur raison a priori et evidens,
 Cur rhubarba et le séné
 Per nos semper est ordonné
 Ad purgandum l'utramque bile.

15

Respondeo vobis
 Quia est in illis
 Virtus purgativa,
 Cujus est natura
 Istan duas biles evacuare.

20

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere,
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Ex responsis il paraît jam sole clarius
 Quod lepidum iste caput Bachelierus,
 Non passavit suam vitam ludendo au trictrac,
 Nec in prenando du tabac;
 Sed expliet pourquois furfur macrum et parvum lac
 Cum phlebotomia et purgatione humorum,
 Appellantur a medisantibus idolæ medicorum.

25

30

Nec non pontus asinorum?
 Si premièrement grata sit domino Præsidi
 Nostra libertas questionandi,
 Pariter dominis doctoribus
 Atque de tous ordres benignis auditoribus.

35

BACHELIERUS.

Quærit a me dominus doctor
 Chrysologos, id est, qui dit d'or,

5 Domandabo tibi, docte Bacheliere,
 Quæ sunt remedia
 Quæ, in maladia
 Dite hydropisia,
 Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
 Postea seignare,
 Ensuita purgare.

CHORUS.

10 Bene, bene, bene, bene respondere.
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

15 Si bonum semblatur domino Præsidi,
 Doctissimæ Facultati,
 Et companiæ præsenti,
 Domandabo tibi, docte Bacheliere,
 Quæ remedia eticis,
 Pulmonicis atque asmaticis
 Trovas à propos facere¹.

20 Quare parvum lac et furfur macrum,
 Phlebotomia et purgatio humorum
 Appellantur a medisantibus idolæ medicorum,
 Atque pontus asinorum.
 Respondeo quia
 Ista ordonnando non requiritur magna scientia,
 25 Et ex illis quatuor rebus,
 Medici faciunt ludovicos, pistolas et des quarts d'écus.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

1) Variante tirée de l'édition de Rouen.

30 Cum permissione domini Præsidis
 Doctissimæ Facultatis
 Et totius his nostris actis
 Companiæ assistantis,
 Domandabo tibi, Bacheliere,
 Quæ sunt remedia,
 Tam in homine quam in muliere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore¹.

5

Quæ in maladia
Ditta hydropisia,
In malo caduco, apoplexia, convulsione et paralysia
Convenit facere.

10

BACHELIERUS.

Clysterium donare, etc.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

QUINTUS DOCTOR.

Si bonum semblatur domino Præsidi,
Doctissimæ Facultati
Et companiæ ecoutanti,
Domandabo tibi, erudite Bacheliere,
Ut revenir un jour à la maison gravis aëre,
Quæ remedia colicosis, fievrosis,
Maniacis, nephriticis, phreneticis,
Melancholicis, dæmoniacis,
Asthmaticis, atque pulmonicis,
Catharrosis, tussiculosis,
Guttosis, ladris atque gallosis,
In apostemasis, plagis et ulcere,
In omni membro démis, aut fracturé
Convenit facere?

15

20

25

BACHELIERUS.

Clysterium donare, etc.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

1) Passage supprimé dans les éditions, et qui se trouve
dans l'édition de Rouen.

30

SEXTUS DOCTOR.

Cum bona venia reverendi Præsidis,
Filiorum Hippocratis
Et totius coronæ nos admirantis,

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias
 Doctus Bachelierus dixit maravillas;
 Mais, si non ennuyo dominum Præsidem,
 Doctissimam Facultatem,
 5 Et totam honorabilem
 Companiam ecoutantem,
 Faciam illi unam questionem.
 Dès hiero maladus unus
 Tombavit in meas manus;
 10 Habet grandam fievrā cum redoublamentis,
 Grandam dolorem capitis,
 Et grandum malum au côté,
 Cum granda difficultate
 Et pena de respirare.
 15 Veillas mihi dire,
 Docte Bacheliere,
 Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
 Postea seignare,
 20 Ensuita purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais, si maladia
 Opiniatria
 Non vult se garire,
 Quid illi facere?

25 Petam tibi, resolute Bacheliere,
 Non indignus alumnus di Monspeliere,
 Quæ remedia cæcis, surdis, mutis,
 Manchotis, claudis, atque omnibus estropiatis,
 Pro coris pedum, malum de dentibus, pesta, rabie etc.
 30 Convenit facere?
 BACHELIERUS.
 Clysterium donare, etc.
 CHORUS.
 Bene, bene, bene respondere, etc.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuite purgare.

[Reseignare, repurgare et reclysterisare¹.]

1) Variante.

Super illas maladias
Dominus Bachelierus dixit maravillas; 5
Mais si non ennuio doctissimam facultatem
Et totam honorabilem companiam
Tam corporaliter quam mentaliter hic presentem,
Faciam illi unam questionem; 10
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus,
Homo qualitatis et dives comme un Crésus;
Habet grandam fievrā cum redoublamentis,
Grandam dolorem capit 15
Cum troublatione spiriti et laxamento ventris,
Grandum insuper malum au côté
Cum granda difficultate
Et pena de respirare:
Veuillas mihi dire, 20
Docte Bacheliere,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare, etc.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

IDEM DOCTOR.

Mais si maladia 25
Opiniatria
Ponendo medicum à quia,
Non vult se guarire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare, etc.

25

30

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
 Dignus, dignus est intrare
 In nostro docto corpore.

PRÆSES.

5 Juras gardare statuta
 Per Facultatem præscripta,
 Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

10 Essere in omnibus
 Consultationibus
 Ancieni aviso,
 Aut bono,
 Aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

15 De non jamais te servire
 De remediis aucunis
 Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
 Maladus dût-il crevare
 Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

20 Ego, cum isto boneto
 Venerabili et docto,
 Dono tibi et concedo
 Virtutem et puissanciam
 Medicandi,
 25 Purgandi,
 Seignandi,
 Percandi,

Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram¹.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce serait sans douta à moi chose folla.
Inepta et ridicula,
Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenaibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,

1. Variante.

PRÆSES.

Ego cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Puissanciam, virtutem, atque licentiam.
Medicinam cum methodo faciendi;
Id est
Clysterizandi,
Seignandi,
Purgandi,
Sangsuandi,
Ventousandi,
Scarificandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Trepanandi,
Brulandi,
Uno verbo, selon les formes, atque impune occidendi,
Parisiis et per totam terram.
Rendes, Domine, his Messioribus gratiam.

80

20

25

Et des etoillas au cielo,
 Des ondas à l'ocean,
 Et des rosas au printano.
 5 Agreate qu'avec uno moto
 Pro toto remercimento
 Rendam gratias corpori tam docto.
 Vobis, vobis debeo
 Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo.
 10 Natura et pater meus
 Hominem me habent factum;
 Mais vos me, ce qui est bien plus,
 Avetis factum medicum:
 Honor, favor et gratia,
 15 Qui, in hoc corde que voilà,
 Imprimant ressentimenta
 Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
 Novus doctor qui tam bene parlat!
 Mille, mille annis, et manget et bibat,
 20 Et seignet et tuat!

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
 Suas ordonnancias,
 Omnium chirurgorum,
 Et apothicarum
 25 Remplire boutiquas!

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat.
 Novus doctor, qui tam bene parlat!
 Mille, mille annis, et manget et bibat,
 Et seignet et tuat!

CHIRURGUS¹.

Puissent toti anni
 Lui essere boni
 Et favorabiles,
 Et n'habere jamais
 Quam pestas, verolas,
 Fieblas, pleuresias,
 Fluxus de sang et dyssenterias!

5

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
 Novus doctor, qui tam bene parlat!
 Mille, mille annis, et manget et bibat,
 Et seignet et tuat!

10

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

1) Variante.

APOTHICARJUS.

Puissent toti anni
 Lui essere boni
 Et favorabiles,
 Et n'habere jamais
 Entre ses mains pestas, epidemias
 Quae sunt malas bestias;
 Mais semper pleuresias, pulmonias,
 In renibus et vessica pierras,
 Rhumatismos d'un anno, et omnis generis fieblas,
 Fluxus de sanguine, gouttas diabolicas,
 Mala de sancto Joanne, Poitevinorum colicas, etc.

15

20

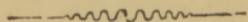
BACHELIERUS.

Amen.

CHORUS.

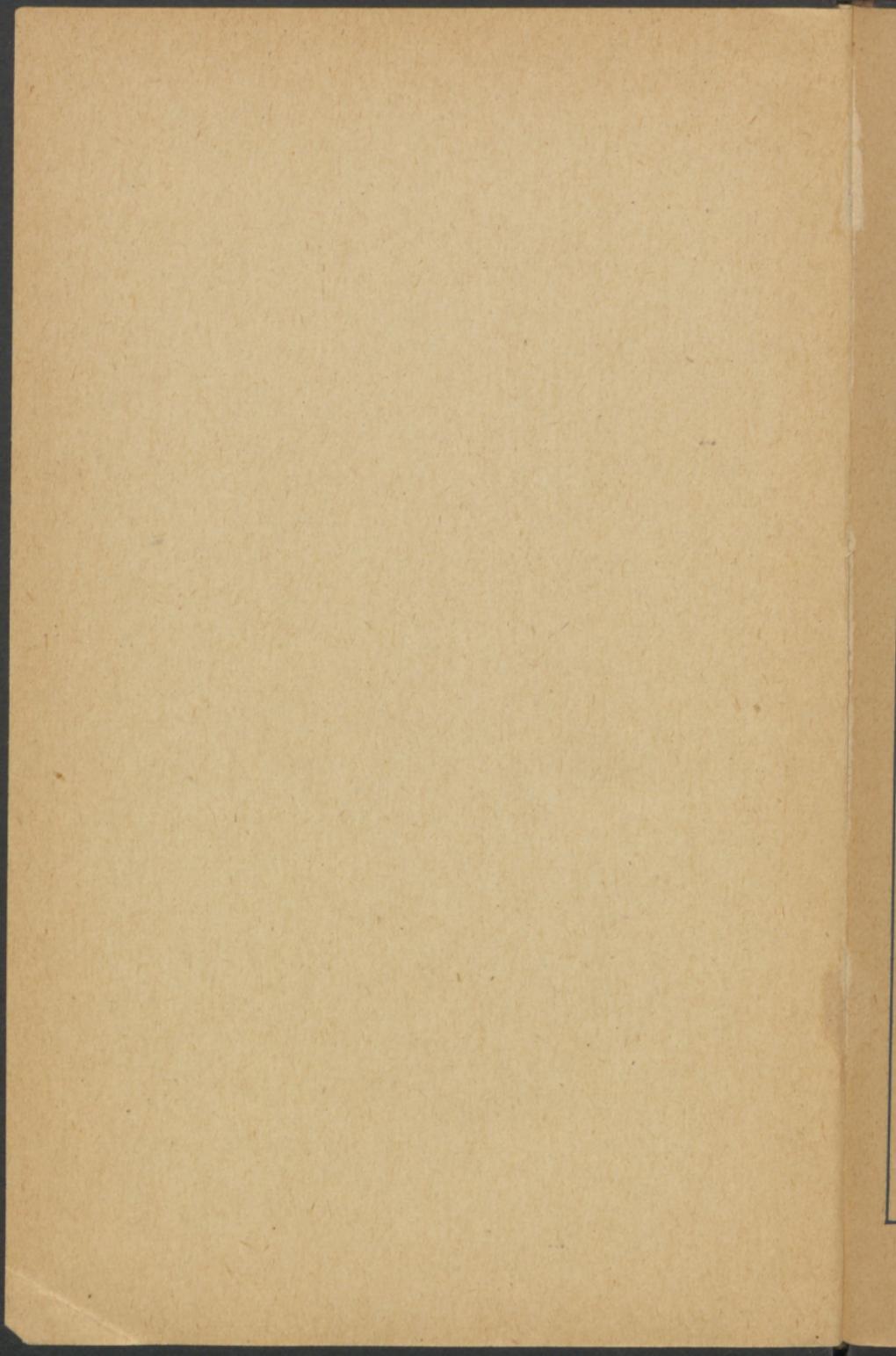
Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat, etc.

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.



Druck von Velhagen & Klasing in Bielefeld.

Lingue ſu Dovuwo long now 3b.
ſu Monta long now 2b.



- *Lea, The Day of the Saxon.
 *Lives of Eminent Explorers and Inventors.
 *Lives of Great Men.
 *Locke, On Civil Government.
 *Longfellow, Evangeline.
 *Macaulay, Selections from the Works of Macaulay.
 *— England before the Restoration.
 *§— Lord Clive.
 *— Warren Hastings.
 *— The Duke of Monmouth.
 *Mackarness, A Trap to Catch a Sunbeam.
 *— Amy's Kitchen.
 *Marryat, The Children of the New Forest.
 *— Peter Simple.
 *— The Three Cutters.
 *— The Settlers in Canada.
 *§Marshall, Our Empire Story.
 *§— Our Island Story.
 *Mason, The Counties of England.
 *Mill, On Liberty.
 *Milton, Paradise Lost.
 *Mitford, Selected Stories from Our Village.
 *The Modern English Novel.
 *§Montgomery, Misunderstood.
 *Morris, The Early Years of Sigurd the Volsung.
 *Naturalists, English —.
 *Nesbit, Children's Stories from Shakespeare, and "When Shakespeare was a Boy" by the late Dr. F. J. Furnivall, M. H.
 *Old Time Tales, By various auth.
 *Parlamentsreden, Englische.
 *Parrott, Britain Overseas.
 *Pinoero, The Cabinet Minister.
 *Plays, Five One Act —.
 *Prosa-Schriftsteller, Englische, des 17., 18. und 19. Jahrhunderts. II.
 *— Dasselbe. III.
 *Prose Selections, English.
 *§Rambles through London Streets.
 *Reed, T. B., The Fifth Form at St. Dominic's.
 *Right or Wrong, My Country!
 *Ruskin, Readings from Ruskin.
 *Schreiner, Crooper Peter Halkier of Mashonaland.
 *Scott, The Lady of the Lake.
 *— Tales of a Grandfather.
 *— The Lay of the Last Minstrel.
 *Scott, History of Scotland, containing the Reigns of James IV. etc.
 *— Marmion.
 *— Kenilworth.
 *§Seeley, The Expansion of England.
 *§Selections from Engl. Poetry.
 *Shakespeare's Histories.
 *Shakespeare, The Merchant of Venice.
 *— The Tragedy of King Richard II.
 *— The Tragedy of King Richard III.
 *§— Julius Caesar.
 *— Hamlet, Prince of Denmark.
 *— Macbeth.
 *— King Lear.
 *— Coriolanus.
 *— The Taming of the Shrew.
 *— A Midsummer-Night's Dream.
 *— Römerdramen.
 *§Sharp, Architects of English Literature.
 *Sheridan, Richard, The School for Scandal.
 *— The Rivals.
 *Sketches from the Great War.
 *Smiles, Duty. With Illustrations of Courage, Patience, and Endurance.
 *§Stevenson, New Arabian Nights.
 *§Stories and Fairy Tales in Prose and Verse for Children.
 *Stories, Simple, for Young Folks.
 *Story of English Literature, The —.
 *Story of Sindbad the Sailor, The —.
 *Sutton, The Growth of Modern Britain.
 *Swift, A Voyage to Lilliput.
 *Tennyson, Enoch Arden and Lyrical Poems.
 *— The Idylls of the King.
 *Thompson, England and Germany in the War.
 *Thoreau, Walden or Life in the Woods.
 *§Tip Cat by the Author of "Lil" etc.
 *§Twain, The Adventures of Tom Sawyer.
 *— The Prince and the Pauper.
 *United States, The —.
 *§Webster, The Island Realm or Günter's Wanderyear.
 *Witchell, Nature's Story of the Year.
 *Woolf, Little Miss Prue.
 *Wordsworth, Shelley, Keats.
 *Yonge, The Little Duke or Richard the Fearless.

III. Französische und Englische Lesebogen.

französisch.

- About, *Le Grain de Plomb*.
 Balzac, *Une Épisode sous la Terreur*.
 — *Jésus-Christ en Flandre*.
 — *Le Napoléon du Peuple*.
 Barras, *Le Régime de la Terreur*.
 Chansons de Geste, *Les* —: *Origines des Chansons de Geste*, *Les* —.
 Butts, *Roland le Vaillant Paladin*.
 Roche, *La Bataille d'Aliscans*.
 — *Doon of Mayence*.
 Coignet, *Les dangereuses Missions du Capitaine Coignet*.
 Contes maritimes.
 Conteurs suisses. I.
 Drame classique, *Le* —.
 Duruy, V., *Découverte de l'Amérique et du Passage aux Indes*.
 — *Gouvernement de Louis XIV*.
 Enfants, *Pour charmer les* —.
 Flaubert, *Les Comices agricoles*.
 — *Une noce normande*.
 Gaspard, *Fêtes de famille*.
 — *Fêtes populaires*.
 Hugo, V., *Choix de la Légende des Siècles*.
 — *Notre-Dame de Paris et la Place de Grève en 1482*.
 — *Paris à vol d'Oiseau en 1482*.
 — *Scènes Choisies du Théâtre de V. R.*
 Jammes, Francis, *Le Roman du Lièvre*.
 Jouffroy, *Du Bien et du Mal de la Philosophie et du Sens commun*.
 Lebensweisheit, *Französische*, aus: *Les grands Moralistes*.
 Lectures enfantines.
 Livret d'Instruction civique.
 Maupassant, *Le Mont Saint-Michel*, aus dem Roman „*Notre Cœur*“.
 — *Zwei Erzählungen*.
 — *La Parure*.
 — *La Ficelle*.
 — *La Mère sauvage*.
 Mérimée, *Mateo Falcone*.
- Musset, Alfred de, *Fantasio*.
 Napoléon Ier, *Autour de* —: *Skizzen und Erzählungen*.
 Paris, G. — Bédier, J., *La Chanson de Roland*:
 — *La Chanson de Roland*.
 — *La Chanson de Roland et la Nationalité française*.
 — *La Chanson de Roland et les Nibelungen*.
 — *La Chanson de Roland*, *Raccontée à la Jeunesse*.
 Paris, Gaston, *Contes et fables du Moyen Age*.
 — *Hiſtoire. Aus mittelalterlichen Geschichtschreibern*.
 Paris.
 Perrault, Charles, *Contes de fées*.
 Rémusat, Madame de, *Portrait de Napoléon*.
 Rolland, Romain, *Vie de Beethoven*.
 Romans de la Table ronde, *Les* —.
 Boulenger, J., *Le Saint Graal*.
 — *La Mort d'Artus*.
 — *Épisodes de la Vie de Merlin l'Enchanteur*.
 Scènes de la Révolution française.
 Scènes de la Vie coloniale.
 Siècle de Louis XIV, *Le* —. *Auszüge*.
 Souvestre, *Comme on fait son Lit, on se couche*.
 Taine, De l'Esprit anglais.
 — *Les Mœurs et les Charactères sous l'Ancien Régime*.
 — *Le Peuple sous l'Ancien Régime*.
 — *Le Roi, La Cour et le Courtisan*.
 — *La Structure de la Société sous l'Ancien Régime*.
 Voltaire, *Correspondance avec Frédéric le Grand*.
 Waterloo, Stendhal, *Les Aventures d'un Volontaire à Waterloo*.
 V. Hugo, *Waterloo*.

Englisch.

- Bacon, Francis. (Huswah).
 Ballads, *Modern English* —.
 — *Old English and Scotch* —.
 Berkeley, George, *Of the Principles of Human Knowledge*.
- British Policy in India and Egypt.
 Buckle, H. T., *History of Civilization in England*.
 Byron, *The Prisoner of Chillon*.

- Canada.**
Carlyle, The Hero as Priest.
 — Letters to Goethe.
 — poetry and Philosophy.
Church, R. W., The Oxford Movement.
Commonwealth of Australia, The —.
Cowper, John Gilpin, und Percy, King John and the Abbot of Canterbury.
Creighton, Elizabethan Literature. Damon and Pithias.
Darwin, The Origin of Species.
Defoe, Robinson Rescues Friday.
Dibble, Journalism and Journalists.
Dickens, Some Animal Characters.
 — Christmas. Aus „Christmas Carol“.
Swing, Jackanapes, Story of a Hero Boy.
 — Timothy's Shoes.
Ford, Henry, My Life and Work.
Gardiner, Three Chapters from the Anglo-American future.
Government of the Commonwealth and Empire, The —.
Hawthorne, Nathaniel, True Stories from History and Biography.
Hume, David, Essays, Moral, Political and Literary.
Irving, Rip van Winkle.
 — Westminster Abbey.
Lyrik: Moderne englische Lyrik.
 — Proben englischer Lyrik.
 — Neueste englische Lyrik.
 — Soziale englische Lyrik.
 — Neues soziale englische Lyrik.
Macaulay, Oliver Goldsmith.
 — On Parliamentary Reform.
 — A Sketch of English History.
Milton, Proben aus „Paradise Lost“.
 — Selections from Poetry.
Montagu, Letters of Lady Mary —.
- Parlamentsreden in neuerer Zeit, Englische —.**
Percy, King John and the Abbot of Canterbury, und Cowper, John Gilpin.
Percy's Reliques of Ancient English Poetry.
Philosophie, Englische. Evolution and Metaphysics.
Plays, Three Pleasant Little Präßfaeliten in Kunst und Dichtung, Die.
Romantizismus in England, Der. Ruskin, The King of the Golden River.
 — Art in its Relation to Life.
Scott, The Story of Macbeth. Seely, J. R., Elizabeth — Cromwell — William III.
 — Two Chapters from the Expansion of England.
Shakespeare and the England of Shakespeare.
Shakespeare, Szenen aus William Shakespeares Dramen. I: Julius Caesar — The Merchant of Venice. II: King Richard the Third — Macbeth.
 — Proben aus den Römerdramen.
Smith, Adam, An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations.
South Africa, The Union of —.
Spencer, On Moral Education.
 — On Manners and fashion.
 — On Progress.
Stories from Shakespeare's Plays (Hamlet, Macbeth).
Stories of Brave Deeds, True —.
Swift, Gulliver made a Prisoner. Tales English Fairy.
Tennyson, Poems Epic and Lyric.
Traits, English.
Webb, Beatrice u. Sidney, The Diary of an Investigator.

—♦ Ausführliche Kataloge gratis. ♦—

*Wojewódzka Biblioteka Publiczna
w Olsztynie*



010-073000